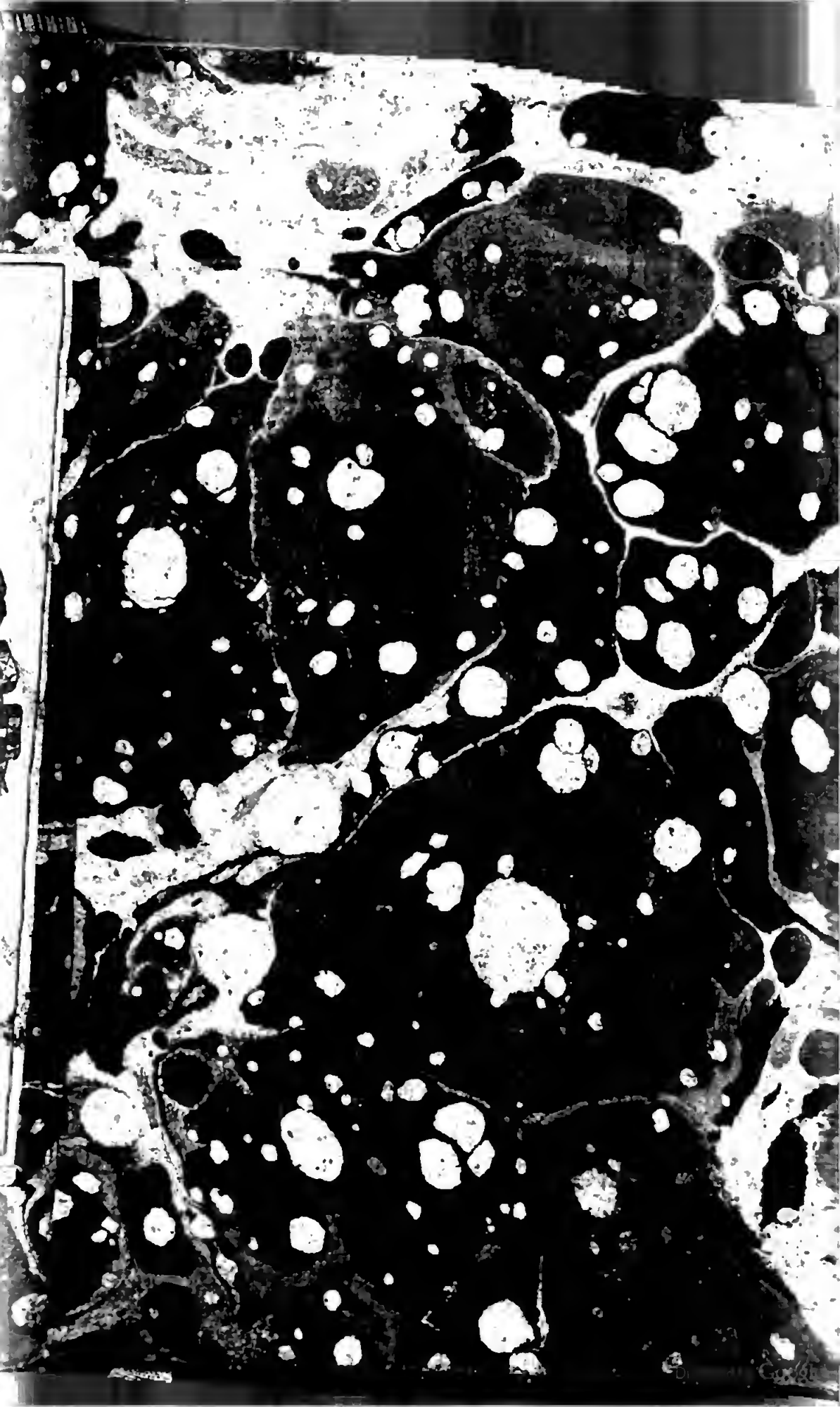
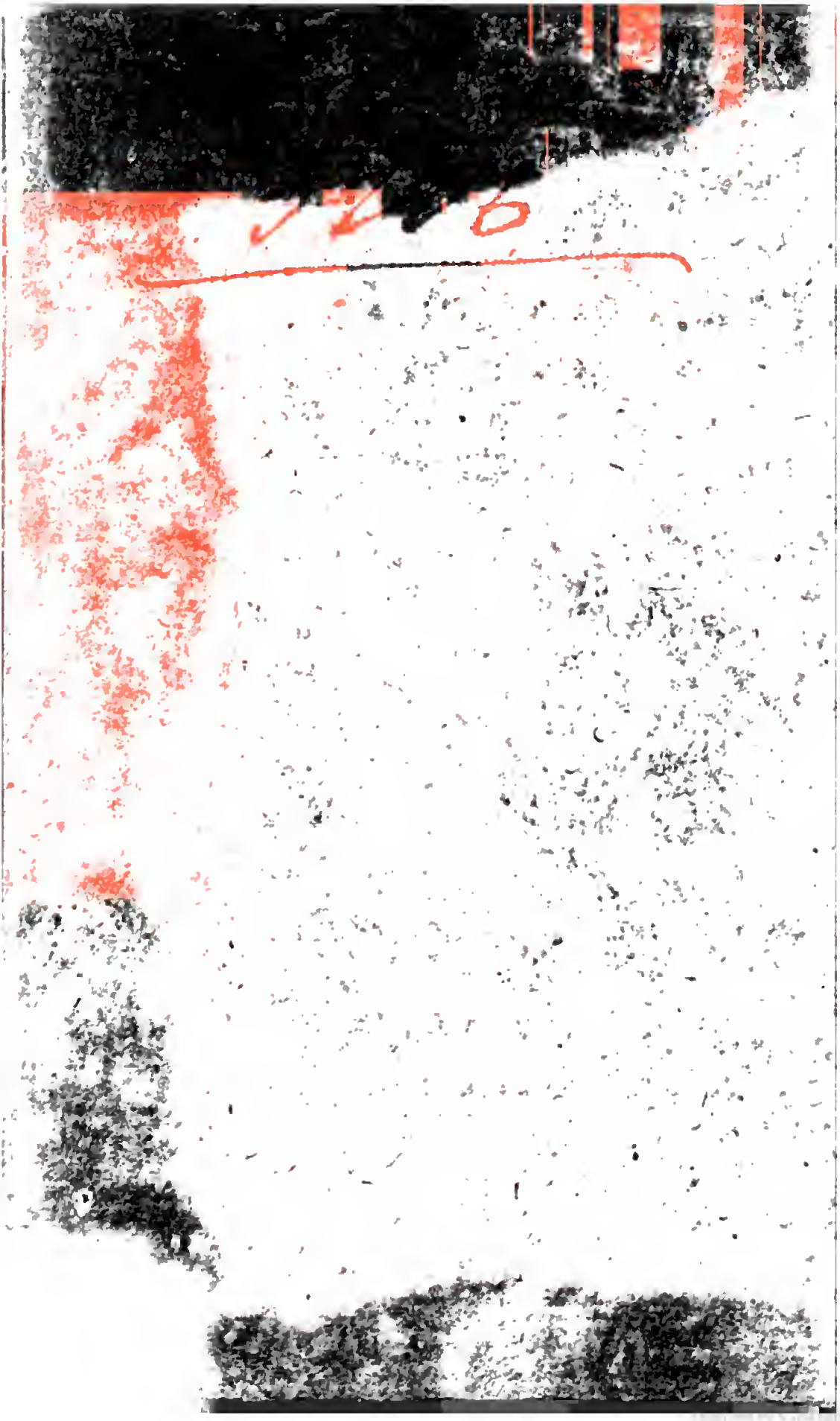
6
N





Nat. Lx 1130

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Neuvième Classe.

ÉCONOMIE RURALE.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre, ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque Volume.

La ſouſcription pour les 24 Volumes reliés eſt de 72 liv. & de 54 liv. pour les Volumes brochés.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 ſ. pour les frais de poſte.

Il faut s'adreſſer à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

ÉCONOMIE RURALE ET DOMESTIQUE;

Par M. PARMENTIER.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1790.

1790

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

ÉCONOMIE RURALE

ET DOMESTIQUE.

APRÈS avoir conſidéré la bonne Fermière dans tous les détails qui caractériſent une maiſon ſagement gouvernée, & pourvue au-dedans des différens objets indiſpenſables aux beſoins & à la proſpérité de la famille; nous allons paſſer aux ſoins du ménage des champs, & la baſſe-cour fixera d'abord notre attention.

A la ville, c'eſt l'endroit que l'on

cache avec le plus de ſoin ; il conſiſte ordinairement en un local ſéparé de la cour principale de l'habitation, autour de laquelle ſont élevés des bâtimens deſtinés aux écuries, aux remiſes & au dépôt des fumiers. On donne encore le nom de baſſe-cour à l'emplacement où l'on entretient les oiſeaux domeſtiques qu'on éleve & qu'on nourrit ; cet emplacement, à la vérité, trop reſſerré, ne permet d'y placer que le poulailler, c'eſt-à-dire le logement d'une ſeule eſpèce d'oiſeaux.

Mais à la campagne, la baſſe-cour eſt d'un tout autre intérêt : elle offre l'aſſemblage des bâtimens propres à loger les animaux, à ſerrer les pro-

duits des récoltes, & les différens inſtrumens, outils & équipages de labour; en un mot, c'eſt la partie la plus utile, la plus vivante & la plus propre à embellir le ſéjour du Fermier dès qu'elle eſt arrangée, ſituée convenablement; & lorſque Jean-Jacques Rouſſeau a dit qu'une maiſon blanche avec des contrevents verts, ſuffiſoit pour y loger le bonheur, quand elle a ſon jardin, ſon potager & ſon verger, ce Philoſophe oublia d'ajouter, & ſa baſſe-cour. Combien, en effet, cette branche d'économie rurale eſt agréable pour quiconque peut ſentir les plaiſirs délicieux qu'elle procure dans tous les tems!

En faiſant connoître les diſpoſi-

tions générales de la métairie de la bonne Fermière, nous avons obſervé qu'elle avoit borné ſon ambition à ſe procurer une maiſon ſaine, commode, gaie, & que, voulant tout ſurveiller par elle-même, la baſſe-cour étoit placée de manière qu'elle pouvoit, des fenêtres de ſon appartement, voir tout ce qui s'y paſſoit; les ouvriers, ainſi que les animaux entrent & ſortent par la principale porte, & les portes acceſſoires ne ſont ouvertes que ſelon les beſoins, & fort rarement, pour éviter toutes les déprédations.

Les granges, les greniers, les écuries, les bergeries, les étables, les toits à porc, le colombier, la

volière, le poulailler & les angars, forment en général ce qu'on nomme vulgairement la baſſe-cour, ſans compter pluſieurs réduits pour ſéparer les animaux malades, pour faire couver les oiſeaux domeſtiques, ſoigner leur première éducation, les mettre à couvert de la pluie, les engraiſſer, &c.

Les différentes pièces multipliées & proportionnées à raiſon de l'étendue du domaine & de la nature des revenus, ſont rangées autour de la cour principale, & la ferment des deux côtés; la plupart ſont iſolées, mais peu éloignées les unes des autres, dans la crainte qu'elles ne ſervent d'aſyles à la fainéantiſe & de cachette

pour les vols : elles ſont en pente douce, élevées de quelques pouces au-deſſus du ſol par une couche de ſable mêlé de petits cailloux & de mâche-fer, ce qui facilite l'écoulement des urines, & leur donne un caractère de ſéchereſſe qui conſtitue en partie leur ſalubrité ; elles ont des fenêtres oppoſées qu'on ouvre & qu'on ferme pour renouveler l'air, rafraîchir ou échauffer l'intérieur à volonté.

Perſuadée qu'il faut pour qu'une baſſe-cour ſoit avantageuſement ſituée, 1° que le terrein ſoit horiſontal, c'eſt-à-dire que les charrettes en faſſent le tour ſans monter ni deſcendre ; 2° qu'il ſoit légèrement incliné de

tous les points de la circonférence vers le centre : la bonne Fermière a très-bien obſervé dans la ſienne, ces deux règles générales ; au milieu eſt une grande auge & un puits avec pompe, pour abreuver les beſtiaux, les baigner, & avoir à ſa diſpoſition ſuffiſamment d'eau en cas d'incendie ; quelques arbres à haute tige, tels que l'acacia, ſont plantés çà & là pour donner de l'ombrage à la volaille.

Bien convaincue encore qu'il ne ſuffit pas de peupler ſa baſſe-cour d'animaux de choix, qu'il eſt encore néceſſaire que chaque eſpèce ſoit ſainement & commodément logée, ſans quoi ils ne profitent point, malgré l'attention de ceux qui ſont chargés

de les ſoigner ; elle ne regarde pas moins comme une condition eſſentielle pour la facilité du ſervice & pour la ſanté d'un chacun, que la baſſe-cour ſoit tenue dans la plus grande propreté & dans un ordre tel qu'il eſt facile de juger, à la ſeule inſpection de la conduite du maître & de l'eſprit d'ordre qui l'anime.

Avouons-le, par-tout l'homme eſt bien peu attentif à procurer aux beſtiaux qu'il a rapprochés de lui, pour ſon avantage, des logemens convenables à leur ſanté ; les préjugés & l'économie mal entendue élèvent journellement, dans les campagnes particulièrement, des écuries & des étables baſſes, reſſerrées, percées

d'une ſimple porte, ou tout au plus d'une ou deux ouvertures par leſquelles l'air peut à peine pénétrer, & ne circule jamais librement. Faut-il s'étonner ſi ces endroits deviennent des foyers de putréfaction par le vice ſeul de leur conſtruction, & ſi une maladie fait périr inopinément la totalité des animaux, lorſqu'il ſeroit poſſible de les en préſerver.

La multiplicité des occupations des Cultivateurs, le peu d'habitude qu'ils ont d'appliquer des remèdes à leurs beſtiaux malades, les ſoins qu'il faut pour les employer à propos, tout doit faire craindre que ſi on ne leur préſente que les moyens même les plus aſſurés, il n'en périſſe encore un

très-grand nombre, ils ſont plus en droit de deſirer qu'on leur enſeigne des préſervatifs pour une maladie qu'on n'oſe encore ſe flatter de combattre avec ſuccès lorſqu'elle eſt déclarée.

Les connoiſſances que la bonne Fermière poſsède pour le traitement des animaux, ſoit dans l'état de ſanté, ſoit dans celui de maladie, l'ont miſe à portée d'apprécier la valeur des remèdes nombreux propoſés pour leur guériſon ; extrêmement réſervée ſur l'uſage de toutes ces formules qui courent les campagnes, elle en a reſtreint l'emploi à quelques-uns, dont le ſuccès paſſe quelquefois les eſpérances ; & en les rapportant, il ſera facile de juger que leur enſemble

peut être regardé comme un abrégé pratique de Médecine vétérinaire ; mais revenons à la baſſe-cour.

Le creux à fumier ſe pratique aſſez ordinairement devant les écuries & les étables, il s'étend du nord au midi ; mais chez la bonne Fermière, il n'y a que le fumier de cheval conſervé pour amuſer & nourrir la volaille, les autres engrais ſont portés au-dehors des bâtimens & de la cour, & placés de manière à recevoir les eaux pluviales & de fontaine par un acquéduc qui paſſe ſous les écuries & les étables ; ce creux eſt fermé de trois côtés par un mur, pour dérober à la vue un coup-d'œil peu agréable ; un ſeul eſt ouvert pour pouvoir faire ſortir le fumier ;

à côté du trou à fumier eſt miſe en dépôt la fiente des volailles de la baſſe-cour ; car il ne faut pas croire qu'elle ſoit auſſi nuiſible aux prairies que quelques Auteurs l'ont prétendu : il eſt bien certain que tous les oiſeaux qui digèrent très-promptement font des excrémens très-âcres, & qu'ils brûlent l'herbe ſur laquelle ils ſont raſſemblés, c'eſt-à-dire qu'ils détruiſent les feuilles, les deſsèchent, mais ne pénètrent pas juſqu'aux racines ; moyennant un peu de pluie, l'herbe repouſſe plus vivement que jamais.

On ne doit point oublier, pour la ſûreté de la baſſe-cour & du propriétaire, les loges des chiens : elles ſont à côté de la porte d'entrée ; on

les y met à l'attache pendant le jour, afin qu'ils avertiſſent lorſque quelques étrangers s'y préſentent; il y a toujours de l'eau nette à leur portée; un ſeul chien ſuffit dans la baſſe-cour, l'autre doit être placé dans le jardin. C'eſt toujours le même homme qui en prend ſoin, qui les attache dès le matin, & les lâche à l'approche de la nuit.

Pour inſpirer à ſes gens quelqu'intérêt en faveur des chiens, afin qu'ils les ſoignent d'inclination & ne leur laiſſent manquer de rien, la bonne Fermière leur cite quelquefois des exemples de l'attachement & de la reconnoiſſance de ces animaux. Voici un des traits de l'amitié réciproque & de leur bienfaiſance qu'elle ſe plaît à leur raconter.

On ſait qu'à l'Hôtel royal des Invalides il n'y a que quelques Chefs qui aient la liberté d'avoir un chien, & c'eſt à un d'eux qu'appartenoit celui dont j'ai à vous parler. Bonne chère & peu de travail formoient ſon régime ; auſſi étoit-il gros & gras, & dans la fleur de la ſanté ; mais l'abondance & la proſpérité n'avoient pas eu ſurlui l'influence d'égoïſme qu'elles ont ſur nous aſſez ſouvent. Il n'avoit ni orgueil ni dureté ; un jour il rencontra, en ſe promenant, un autre chien dont la maigreur annonçoit bien qu'il ne vivoit pas dans la même auberge que lui ; il eut pitié de ſon état ; & le voyant ainſi décharné, il réſolut de lui offrir l'hoſpitalité, & de lui faire

partager ſa table. Ce projet édifiant n'étoit pas d'une exécution facile : tous les chiens étrangers étoient conſignés à la grille, & les portiers armés d'un fouet étoient aux aguets pour les écarter ; les difficultés ne le rebutèrent point : il guide ſon protégé, & s'avance avec lui vers la grille ; à peine eſt-il apperçu, qu'ayant placé derrière lui ſon camarade, il ſe porte vis-à-vis le portier, lui préſente une gueule courroucée, & par des aboiemens terribles & continuels, s'efforce de le diſtraire ou de l'intimider ; en effet, le portier, ſoit qu'il fût réellement effrayé, ſoit qu'il craignît de frapper un commenſal en voulant frapper l'étranger, laiſſe à ce dernier le tems de paſſer. Les voilà

tous deux dans l'Hôtel, &bientôt à la cuiſine ; notre chien hoſpitalier eut toutes les attentions imaginables pour ſon hôte, qui ne tarda point à ſe reſſentir des effets de la bonne chère, il ne bornoit pas ſes ſoins à ceux de pourvoir à ſa cuiſine ; il ſe ſervit long-tems, pour le mener à la promenade, du moyen dont il avoit uſé pour le faire entrer dans l'Hôtel. Enfin il vit l'embonpoint de ſon cher hôte s'augmenter de jour en jour, & il ne lui permit de s'en aller que lorſqu'il le crut parfaitement remis; encore ne ſe ſont-ils ſéparés ſans doute que parce qu'il y avoit à craindre pour le chien étranger : depuis qu'ils ont ceſſé de vivre enſemble, ils ſe rejoignent

ſouvent pour ſe promener amicalement aux environs des Invalides.

Les profits immenſes que produiſent les animaux, tournent plus encore à l'utilité des habitans de la campagne, qu'à ceux des villes. La valeur des engrais de toutes eſpèces qu'ils fourniſſent, eſt incalculable. Nous ſerons forcés, à cauſe de l'étendue de ces détails, de diviſer la baſſe-cour en deux parties, l'une aura pour objet la volaille, & l'autre concernera le bétail. Ces deux grands articles de l'Economie rurale font la baſe fondamentale de l'exploitation, & nous en parlerons dans l'ordre de leur degré d'utilité.

Les familles d'oiſeaux qui peuplent

la baſſe-cour de la bonne Fermière, ont pour chefs le coq ordinaire, le coq d'Inde, le pigeon, le canard & le jars. On peut regarder ces oiſeaux domeſtiques dont les variétés ſont multipliées à l'infini, comme des conquêtes que nous avons faites ſur les eſpèces ſauvages, en leur offrant un aſyle, un traitement & des moyens qui ont favoriſé leur propagation. Ils ſont trop connus pour nous arrêter à en donner une deſcription; il nous ſuffira de faire remarquer que ces oiſeaux précieux exiſtent dans les deux mondes, qu'ils fourniſſent à tous nos beſoins, exigent peu de frais quand on ſait les bien traiter; qu'enfin, ſous tous les rapports, ils forment véritablement

ce qu'on appeloit autrefois l'ordre des *Communes* dans la peuplade volatile.

On peut dire en général que les habitans des villes, forcés d'acheter la nourriture principale des volailles, n'ont pas de bénéfice à en élever ; ce n'eſt pour eux qu'un amuſement ; il n'en eſt pas de même dans les campagnes, où on a toujours un emplacement convenable pour en étendre le nombre d'une manière à dédommager amplement des frais, & tous les petits moyens ſuffiſans pour leur éducation, dans les grenailles, les criblures, les débris des tables, &c. tous objets dont on ne pourroit, ſans cela, tirer aucun parti. D'ailleurs les volailles offrent toujours un aliment tout prêt,

ſoit dans les œufs, ſoit dans leur chair, pour les cas imprévus.

La bonne Fermière ne fut pas très-heureuſe lorſqu'elle commença à remonter ſa baſſe-cour en volailles ; la fille, à qui elle en avoit d'abord confié le gouvernement, étoit négligente, pareſſeuſe & mal-propre : des nichées entières périrent ; les chiens, les chats, les oiſeaux de proie, déroboient les petits & leurs mères ; les poules pondoient peu, & même plus du tout ; le ſuccès qu'elle en obtient aujourd'hui eſt ſuffiſant pour prouver que les plus grands produits d'une baſſe-cour ſont dans les mains de la Ménagère, & qu'elle en tirera beaucoup ſi elle eſt active & intelligente.

Les ſoins & les vues économiques de la bonne Fermière ne vont pas au-delà des oiſeaux que nous venons de nommer : ſon but principal étant de procurer à ſa maiſon des alimens & de l'argent, elle ne veut qu'une baſſe-cour en rapport, & non une ménagerie de luxe, qui ne fournit aucunes reſſources, & coûte beaucoup. Elle dédaigne tous les oiſeaux de fantaiſie qui conſomment du grain ſans valoir aucun profit : le plaiſir de les voir étalés ſur ſa table ne lui paroît pas aſſez vif pour la déterminer à prendre la peine de les élever. Quelle a été l'utilité de pluſieurs eſpèces que nous avons rendu domeſtiques ? Les faiſans & les perdrix, par exemple, ont tou-

jours un naturel ſauvage, ombrageux & farouche; leur amour violent pour l'indépendance, ſemble avoir deſtiné ces deſtructeurs des moiſſons à peupler les bois, par conſéquent à être relégués dans les parcs.

A l'égard des paons, quoiqu'ils ſoient l'ornement des baſſes-cours, & qu'on puiſſe leur appliquer ce qui a été dit des oiſeaux mouches & du colibris, qu'il ſemble que la Nature aient broyé en leur faveur les pierres précieuſes pour en former des couleurs qui ſerviſſent à peindre leur plumage; la chair & les œufs de ces oiſeaux ſi recherchés par les Anciens, ne ſont plus aujourd'hui des mets très-friands: on ne les nourrit plus que

pour contempler les beautés dont ils brillent ; mais ils tyranniſent & maltraitent les autres volailles, ils dégradent les combles ſur leſquels ils aiment à s'élever, ils dévaſtent les potagers, les vergers, ils ont un cri aigu, déſagréable & perçant ; enfin, pour nous ſervir d'une expreſſion fort en vogue dans ce moment-ci, les paons ſont véritablement les Ariſtocrates de la baſſe-cour.

La pintade eſt le ſeul oiſeau ſur lequel elle ait le plus long-tems fixé ſon attention, à cauſe de la bonté de ſa chair & de ſon extrême fécondité ; mais ſa gourmandiſe, ſon humeur irraſcible, inquiette & pétulante, & ſon cri perçant, la diſpoſition qu'elle

a de ſe rendre maître par-tout où il ſe trouve, l'ont fait renoncer à regret, au projet de l'admettre au nombre de ſes volailles.

Malgré d'autres tentatives également infructueuſes qu'elle a faites ſur l'outarde & la gélinote pour tâcher de les apprivoiſer dans les baſſes-cours, pour leur faire perdre dans la domeſticité leur caractère ombrageux & farouche, enfin pour leur conſerver, dans cet état, les mêmes diſpoſitions pour propager l'eſpèce, ſon défaut de ſuccès ne doit pas empêcher qu'on ne s'occupe à en naturaliſer d'autres, & à déterminer les Fermiers d'en garnir leurs baſſes-cours préférablement à tout autre oiſeau. L'exemple du

du dindon, de cet animal utile transporté de ſi loin, & qui a multiplié parmi nous, comme dans ſa terre natale, devroit être, pour les voyageurs, un motif puiſſant de faire à l'Europe de pareils préſens; l'occaſion de l'enrichir dans ce genre, ne manqueroit pas, s'ils la cherchoient, & ſi cet objet leur paroiſſoit digne de l'attention qu'en effet il mérite.

Il ſeroit à ſouhaiter, ſans doute, pour les progrès de l'Hiſtoire Naturelle, que ceux qui cultivent cette ſcience, ne vouluſſent pas toujours la conſidérer en froids nomenclateurs, plus occupés de multiplier les phraſes & de groſſir le nombre des individus, que de développer, dans quelques-uns,

les avantages réels qu'ils peuvent procurer aux arts & à l'humanité, qu'ils cherchaſſent à rendre leurs travaux plus utiles à la ſociété, que, par exemple, ils fiſſent toujours choix, pour objet de leurs expériences & de leurs méditations, des productions dont l'utilité eſt la plus générale; que de recherches ſuperflues abſolument inutiles pour des oiſeaux nourris & apportés à grands frais de pays lointains, ſans autres vues que d'enrichir leurs catalogues, les ménageries & leurs cabinets.

Ces obſervations, que la bonne Fermière nous a communiquées dans une de ſes lettres, l'ont rendue attentive au fait que voici. Un voyageur

Suédois voulant faire participer ſa nation aux vraies richeſſes que les contrées qu'il avoit parcourues renfermoient, découvrit, dans ſes excurſions botaniques, une plante legumineuſe, dont la ſemence lui parut d'un ſi grand prix, qu'il réſolut d'en rapporter; de retour dans ſa patrie, il ouvrit la boîte qui la contenoit; mais quel fut ſon étonnement d'y trouver des inſectes dont il ignoroit la famille, & redoutant leur voracité pour la claſſe des ſemences légumineuſes, il jetta ſur-le-champ la boîte au feu, aimant mieux priver ſes concitoyens d'un nouveau genre de nourriture, que de donner un ennemi de plus à leurs récoltes.

Ce trait admirable de prudence & de philoſophie, nous a ajouté la bonne Fermière, ne peut venir que d'un homme ſenſible vraiment enflammé de l'amour du bien public ; un amateur de collections nombreuſes n'auroit pas échappé l'occaſion d'examiner l'inſecte, de lui faire parcourir le cercle de ſes différentes métamorphoſes pour étudier ſes mœurs & ſuivre ſon allure ſans trop s'embarraſſer de la nombreuſe poſtérité qui pourroit en naître pour le malheur de nos champs & de nos greniers.

Le nombre d'oiſeaux néceſſaires, chaque année, au repeuplement de la baſſe-cour, & que l'on ſe propoſe de vendre ou de garder pour les

beſoins journaliers de la conſommation, tous ces objets ſont entièrement ſubordonnés à la prudence de la Ménagère : elle a une fille de confiance, ſur laquelle elle compte comme ſur elle-même, adroite, active, vigilante, économe, c'eſt un vrai tréſor.

N'oublions pas, ſur-tout, de faire obſerver ici que les oiſeaux d'une baſſe-cour ne dédommagent jamais des ſoins & des dépenſes qu'ils occaſionnent, s'ils ne ſont en certaine quantité & parfaitement bien nourris & bien ſurveillés ; peu de volailles traitées ainſi, rendent infiniment plus que ſi le nombre étoit double & les proviſions rares.

Mais nous oſons aſſurer que quiconque voudra ſuivre les préceptes de la bonne Fermière qu'elle a inculqués à la Ménagère, & monter une baſſe-cour économique, examinera d'abord la quantité de femelles qu'il faudra acquérir, les qualités qu'elles doivent avoir, la manière de les entretenir, de les engraiſſer & de s'en défaire, le tems de leur ponte, les ſoins qu'il faut prendre quand elles couvent & lorſqu'il s'agit d'élever les petits ; rappelons encore que le mâle étant dans tous les êtres le principal agent de la génération, il ſeroit à deſirer qu'on ne fût pas auſſi indifférent qu'on l'eſt d'ordinaire ſur ſon choix.

ARTICLE PREMIER.

Du Coq & de la Poule.

CE ſont les chefs d'une famille conſidérable d'oiſeaux, ſans contredit, les plus utiles de la baſſe-cour, & qui, ſous tous les rapports, fournit le plus de faits dignes d'être connus. On appelle le petit très-jeune, *pouſſin*; le petit déjà d'une certaine grandeur, *poulet*; le mâle qui a été privé des organes de ſon ſexe, *chapon*; enfin la femelle qui a ſubi une opération qui la prive de la faculté de pondre, eſt connue ſous le nom de *poularde*. La durée de la vie du coq & de la poule qui ne ſouffrent point d'accidens, eſt de dix ans environ.

Le coq étoit la victime offerte à Eſculape, lorſqu'on guériſſoit d'une maladie ; & quand il n'auroit pas le mérite d'être utile, il ſeroit digne d'intéreſſer en ſa faveur, par ſa démarche fière & majeſtueuſe, par ſon caractère noble & belliqueux ; il eſt le ſymbole de la vigilance ; &, après le roſſignol, le ſeul oiſeau qui chante pendant la nuit : il annonce les heures, & les habitans des campagnes n'ont ſouvent pas d'autres horloges ; il ſort le premier hors du poulailler, il examine auſſitôt après ſi toutes les poules ſont ſorties ; ſi pendant le jour elles ſont trop éparſes, il les rappelle & les raſſemble le ſoir, & jamais Sultan au milieu de ſon ſerrail

n'eſt obéi avec plus de ponctualité & d'attachement ; c'eſt ce qu'a ſi bien exprimé M. l'Abbé de l'Iſle, dans ſon charmant Poëme des Jardins, par ces vers :

« Que d'oiſeaux différens & d'inſtinct & de voix ;
» Habitans ſous l'ardoiſe ou la tuile ou le chaume,
» Famille, Nation, République, Royaume,
» M'occupent de leurs mœurs, m'amuſent de leurs
» jeux !
» A leur tête eſt le coq ; père, amant, chef heureux ;
» Qui, Roi ſans tyrannie & Sultan ſans moleſſe,
» A ſon ſerrail ailé prodiguant ſa tendreſſe,
» Commande avec douceur, careſſe avec fierté ;
» Et fait pour les plaiſirs & l'empire & la gloire,
» Aime, combat, triomphe & chante ſa victoire.

L'habitude qu'on fait contracter à certains coqs de combattre les uns contre les autres, le cas qu'on fait

de ce genre de ſpectacle en Angleterre, aux Indes & à la Chine, cet abus d'un animal utile ne mérite nullement l'attention de la bonne Fermière, à moins que ce ne ſoit pour connoître, parmi les vainqueurs, les coqs deſtinés à fonder une baſſe-cour affoiblie par de mauvaiſes races : elle évite avec ſoin de mettre ſous les yeux de ſes gens des exemples de barbarie qu'on exerce ſouvent ſur les animaux, parce qu'on ſe perſuade qu'ils ſont inſenſibles ; elle eſt bien plus occupée à leur faire ſaiſir toutes les marques extérieures propres à rappeler le plus tendre des ſentimens & la plus douce des images.

Choix du Coq.

Un coq bien choiſi doit être d'une taille moyenne, cependant plutôt grande que petite, ayant le regard vif, animé & plein de feu, la voix haute & nette, la crête droite, ample, d'un rouge vif, & avoir ſous le bec de larges membranes bien colorées; ſon plumage doit être noir ou d'un rouge obſcur, les pieds gros, garnis d'ongles forts, & les ergots longs & pointus, les cuiſſes longues, groſſes, fournies de plumes de diverſes couleurs, la queue à deux rangs recourbés, relevée au-deſſus de la tête.

Il faut qu'un bon coq ſoit libre dans ſes mouvemens, & ſur-tout bien

emplumé, qu'il chante ſouvent, qu'il grate la terre pour avoir des vers pour ſes poules ; enfin il doit être vif, alerte, pétulent & ardent à careſſer les poules, à les défendre & à les ſolliciter à manger ; s'il eſt indifférent, poltron, triſte & muet, il faut le réformer de la baſſe-cour, il n'eſt bon qu'à rôtir, ou à bouillir.

Le coq commence à faire ſa cour aux poules dès l'âge de trois mois, & ſa fécondité dure environ trois ans ; à cette époque, ſa vigueur diminue, ce qu'on reconnoît par la longueur & la dureté des ergots, & par des eſpèces d'écailles plus ou moins fortes qui entourent ſes pates ; alors il n'eſt plus digne de figurer en maître dans la baſſe-

cour ;

cour ; la Ménagère le condamne à ſa dernière deſtination, celle d'entrer dans le pot au feu ; & ne croyez point qu'elle lui faſſe ſubir préalablement cet excès de laſſitude imaginée dans la vue d'attendrir ſa chair, elle ſacrifie ce foible avantage par les mêmes principes de ſenſibilité, dont nous avons parlé plus haut.

Il faut toujours que le nombre des coqs ſoit proportionné à celui des poules ; un ſeul ſuffit au ſervice de douze, & il eſt en état de féconder tous les œufs qu'une poule pondra pendant ſix mois ; une plus ou moins grande quantité de coqs pourroit énerver ou fatiguer les femelles. Il vaut mieux en avoir un ou deux jeunes ſurnuméraires pour relever les inva-

lides du poulailler, réparer les pertes ou autres accidens qui peuvent avoir lieu dans le courant de l'année.

Choix des Poules.

Il n'y a point de ménages à la campagne assez pauvres qui n'aient quelques poules. Cet oiseau est ordinairement plus petit que le coq : il en diffère encore en ce qu'il n'a ni crête ni membranes charnues pendantes sous la gorge ; une bonne poule doit être de taille moyenne, ayant la tête grosse & haute, l'œil vif & tendre, les pattes bleuâtres & le plumage varié. Cependant la Ménagère croit devoir la préférence aux poules noires, comme étant plus fécondes & pouvant échapper plus aisément à la vue

perçante de l'oiſeau de proie qui plane ſouvent ſur les baſſes-cours.

De toutes les eſpèces de poules, la commune fournit le plus d'œufs, & la poule hupée eſt celle qui prend le plus de graiſſe, & dont la chair eſt la plus délicate. Il y a encore une eſpèce de grande poule nommée *Flandrine*, moins féconde, il eſt vrai, mais excellente & préférable aux autres pour en élever des poulets de vente ou en faire poulardes & chapons.

Les jeunes poules ne pondent régulièrement qu'au bout d'une année, & leur ponte n'eſt interrompue que le tems de la mue, qui dure ſix ſemaines environ; elles deviennent ſtériles les dernières années de leur vie, & ſont hors d'état de couver,

alors leur crête & leurs pattes ſont rudes au toucher ; miſes à la marmite avec d'autres viandes, elles concourent encore à de bons potages.

Toutes les fois que, par une biſarrerie de la Nature, les poules ont des ergots qui s'alongent, qu'elles grattent, chantent & appellent à la manière des coqs, qu'elles ſont farouches, querelleuſes & acariâtres, la Ménagère a grand ſoin de les proſcrire de la baſſe-cour, parce qu'elles pondent rarement, ſont mauvaiſes couveuſes, perdent, caſſent ou mangent les œufs, & abandonnent leur couvée ; le meilleur parti qu'elle puiſſe en tirer, c'eſt de s'en défaire, après les avoir engraiſſées de la manière que nous rapporterons ci-après.

Il y a quelques précautions à employer pour entretenir la paix entre les oiſeaux domeſtiques, & pour connoître leur caractère particulier ; la Ménagère vient ſouvent au milieu d'eux, cherche à diſtinguer les moins farouches, en leur parlant un langage qu'ils entendent, en leur donnant à manger dans la main, & leur témoignant, par des geſtes careſſans, ſon affection ; car elle attend, pour faire admettre la jeune troupe à l'ancienne qu'elle ſoit un peu forte, & jamais cette admiſſion des nouveaux venus n'a lieu qu'en ſa préſence ; par exemple, pour accoutumer les poules à accueillir un jeune coq, & les autres coqs à le ſouffrir, elle l'attache par la patte pendant quelques jours, raſ-

ſemble la baſſe-cour autour de lui, & le défend contre ſes rivaux; bientôt tous les oiſeaux s'accoutument les uns avec les autres, & vivent de compagnie ſans ſe battre, ſans ſe nuire réciproquement.

Du Poulailler.

C'eſt le lieu où les poules vont ſe jucher pendant la nuit, & où elles pondent le plus ordinairement; placé preſque toujours au haſard, tantôt à l'expoſition du midi, tantôt à celle du nord, quelquefois très-voiſin du trou à fumier, des toits à porcs & des étables, le poulailler n'eſt ſouvent qu'un repaire d'inſectes, & la volaille qui l'habite n'a, pour ſe déſaltérer, qu'une eau ſale & corrompue.

Cependant l'excès du froid engourdit les poules, retarde & diminue leur ponte ; la chaleur trop vive les affoiblit, les maigrit ; le manque de bonne boiſſon leur cauſe la pépie, la conſtipation & autres maladies inflammatoires ; l'air humide leur donne des douleurs rhumatiſmales ; enfin une atmoſphère infecte les rend languiſſantes, d'où il réſulte néceſſairement que la fécondité de ces oiſeaux eſt moindre, que leur chair n'a pas autant de qualité, que les poulets ſont délicats & difficiles à élever.

D'après ces obſervations générales, on apperçoit déjà combien il eſt important, pour le ſuccès d'une baſſe-cour, de s'occuper à loger convenablement les poules : le premier ſoin

de la bonne Fermière a été dirigé vers cet objet ; elle n'a eu garde de placer ſon poulailler près de la cuiſine, d'un four ou d'un toit à porc, quoiqu'on prétende que le voiſinage en ſoit très-ſalutaire aux volailles ; ce ſeroit tout au plus pendant l'hiver, car en été il ne feroit qu'ajouter à la chaleur déjà trop grande qu'il faut modérer pour leur conſervation.

Diſpoſition du Poulailler.

Il réunit tous les avantages qu'on peut deſirer ; parfaitement iſolé, peu éloigné de la maiſon, & plus obſcur que clair ; il eſt ſitué au levant, & offre un quarré long ; cette forme a paru préférable, parce qu'alors il eſt plus aiſé de le garnir de perches ou

de juchoirs : les murs ont un pied d'épaiſſeur, bien crépis & blanchis en dehors & au dedans, n'ayant ni fentes, ni crevaſſes, ni cavités, afind' empêcher les fouines & les belettes d'y grimper, les ſouris & les rats de s'y introduire, & les inſectes d'y dépoſer leurs œufs. Il a douze pieds de long ſur dix de large, & eſt élevé à un demi-pied au-deſſus du ſol ; une pente douce & un toit très-ſaillant ſervent à en écarter les eaux, de manière que le poulailler de la bonne Fermière eſt conſtamment à l'abri de l'humidité, le plus redoutable fléau des poules & de tous les animaux mal-veillans.

La porte du poulailler eſt petite ; au-deſſus eſt une ouverture par laquelle entrent & ſortent les poules :

elle eſt garnie à l'extérieur d'une petite échelle répondante dans l'intérieur au niveau du juchoir & de deux fenêtres de forme circulaire, l'une au levant, l'autre au couchant, ayant chacune un grillage à mailles très-ſerrées & un contre-vent. Ces fenêtres, qui ſervent à entretenir des courans d'air dans le poulailler, à le rafraîchir, à l'échauffer, & ſur-tout à le ſécher, ſont conſtamment ouvertes en été, & bien fermées en hiver : aux quatre angles ſont pratiquées quatre ouvertures communiquant de l'intérieur à l'extérieur : dans les angles intérieurs ſont placés les juchoirs, & les eſpaces intermédiaires ſont deſtinés aux pondoirs, tous recouverts d'une planche pour garantir les pondeuſes des fientes des autres poules,

& leur procurer le repos qu'elles recherchent dans l'inſtant de la ponte.

Les perches ſervant de juchoir ſont quarrées, au lieu d'être arrondies, parce que la poule ne courbe pas ſes ongles comme d'autres oiſeaux pour ſe tenir ſur le montoir ; leur diamètre eſt d'un pouce & demi à deux pouces : elles ſont eſpacées entr'elles de dix à douze pouces, ſans être ſcellées dans le mur, mais ſimplement appuyées par leurs extrémités, & aſſujetties au moyen de taſſeaux coupés & encochés, ce qui donne la facilité de les enlever pour les étoyer ; ces perches ne ſont pas trop près de terre, à cauſe de l'air humide que les poules pourroient reſpirer, ni trop élevées, afin qu'elles puiſſent y voler ſans effort ;

deux pieds d'élévation lui ont paru ſuffiſans ; il eſt poſſible d'ailleurs d'en placer à des hauteurs graduées : elles y montent à la faveur d'une échelle inclinée & attachée à un des bouts du poulailler.

Les nids ou pondoirs conſiſtent dans des paniers d'oſier ſans couvercle, aſſis ſolidement contre les murs, placés dans l'endroit le plus obſcur du poulailler, préférable à ces enfoncemens ou niches pratiquées dans l'épaiſſeur des murs, ou aux caſes formées de planches, parce que ces endroits une fois garnis d'inſectes, on ne ſauroit les déloger, & que d'ailleurs les poules s'y plaiſent moins, tandis qu'il ſuffit d'enlever les premiers, & de les laver à l'eau bouillante ; mais la bonne

Fermière a remarqué qu'il vaut mieux garnir les pondoirs de paille de ſeigle briſée que de foin, qui ordinairement s'échauffant & fermentant plus vîte, engendre beaucoup de vermine.

Au levant & au couchant ſont des eſpèces de cages deſtinées aux pouſſins qui viennent d'éclore; là, chaque mère, avec ſa famille, reſte ſéparée pendant huit jours environ; enſuite on les lâche dans une enceinte juſqu'à ce que leur éducation finie, leur communication avec la volaille ceſſe de leur être interdite.

Il y a dans le poulailler un abreuvoir ſemblable à celui des volières, dans lequel on entretient de l'eau toujours nouvelle & toujours propre.

Soins du Poulailler.

La bonne Fermière a, ſur le gouvernement du poulailler, pluſieurs entretiens avec la Ménagère : élle lui recommande ſur toutes choſes la propreté, & puis encore la propreté, comme le ſeul moyen de garantir la volaille de toute eſpèce de vermine qui la tourmente & en altère conſidérablement la ſanté ; empêchez, lui dit-elle, que le fumier ne s'y accumule, & ſouvenez-vous bien que ces fumigations ſulfureuſes & aromatiques, conſeillées par pluſieurs Auteurs, pour en purifier l'athmoſphère, ne chaſſent ni ne détruiſent les inſectes, ne changent point l'air épais & méphitique ; le feu, l'air & l'eau, voilà les ſeuls agens capables

de remplir cet objet; & quand les maladies ont pour principe un vice intérieur, il convient, ſans perdre de tems, de tordre le cou à l'animal, & de préſerver ainſi de la contagion le reſte de la baſſe-cour; la mort d'un ſeul ſauve la république.

Pénétrée par l'expérience & la conviction de ces principes, la Ménagère en fait la règle de ſa conduite: elle change de tems en tems la paille qui eſt ſous le juchoir & dans les nids, qu'elle fait mettre à part pour l'uſage auquel elle ſait que cet engrais eſt convenable; les nids, les perches, les auges, les abreuvoirs, ſont lavés ſouvent à l'eau bouillante, mêlée avec un peu de vinaigre; le poulailler eſt balayé & ouvert, ſur-tout pendant l'été, après la ſortie des poules, pour

renouveler l'air & chaſſer la mauvaiſe odeur de celui de la nuit ; on le ferme avec exactitude tous les ſoirs, après le coucher du ſoleil, lorſque les poules ſont rentrées.

Jamais elle ne permet qu'on parfume le poulailler, en y brûlant de l'encens, du benjoin, du thim, de la lavande ou autres ſubſtances odoriférantes ; le renouvellement de l'air & l'extrême propreté tant recommandés par la maitreſſe, lui paroiſſent infiniment plus utiles : elle y fait porter au beſoin, avec les précautions requiſes, une petite botte de paille enflammée pour changer la nature de l'air, détruire les inſectes, les chryſalides & les papillons prêts à dépoſer une nombreuſe poſtérité ; c'eſt toujours la même fille qui eſt chargée ſpécialement du gouver-

nement des poules : aucune autre ne leur apporte à manger & n'entre dans le poulailler ; on ſait que la vue d'une perſonne étrangère dérange & effraye la poule lors de la ponte, qui, au contraire, ne ſe dérange plus de ſon nid à la vue de la perſonne qu'elle a contracté l'habitude de voir.

Acceſſoires au Poulailler.

Dans un coin, près du poulailler, eſt une petite foſſe remplie de ſable fin mêlé de cendres, dans lequel les poules viennent ſe rouler en été, & dont quelquefois elles ſe couvrent tout le corps, ce qui chaſſe les inſectes, ou du moins empêche qu'elles n'en ſoient tourmentées ; de l'autre côté eſt une petite partie de fumier

de cheval étendue au-devant des écuries & des étables, qu'on renouvelle, ſur lequel les poules s'amuſent en hiver à chercher du grain, en obſervant encore que la terre ne ſoit pas aſſez battue, que les poules puiſſent la grater & y trouver des vers, des inſectes, &c. & comme elles aiment à paître, elle a ſoin d'entretenir un quarré de gazon où elles ſe plaiſent à prendre leurs ébats.

Elle a encore jugé à propos de planter quelques arbres au midi du poulailler, pour donner de l'ombrage aux volailles pendant les vives chaleurs; les mûriers & les cerifiers lui ont paru mériter la préférence, vu que les poules ſont très-friandes de leurs fruits. Dans le voiſinage eſt en-

core un angar ſous lequel les poules aiment à ſe retirer les jours très-pluvieux, & particulièrement quand la pluie eſt froide.

Il faut toujours proportionner le poulailler au nombre des poules : trop grand, il nuit à leur ponte ; qu'on ne craigne point que trop rapprochées les unes des autres elles ſe nuiſent & s'infectent : M.me *Brongniart*, dans ſon Mémoire adreſſé à la Société royale d'Agriculture, a prouvé que les poules qui s'iſolent & pondent à l'aventure, ſont peu fécondes ; & que plus elles ſe trouvent raſſemblées dans un petit eſpace, plus elles s'excitent, plus leur ardeur à pondre eſt ſoutenue, même dans les tems froids, parce que le local où elles ſéjournent eſt échauffé

par elles-même. Un poulailler voiſin du ſien, toutes choſes égales d'ailleurs, a fourni la moitié moins d'œufs : la bonne Fermière a vivement applaudi aux témoignages flatteurs d'encouramens que la Société royale d'Agriculture a donné à ces obſervations ſur l'éducation des volailles.

C'eſt en réuniſſant toutes ces petites précautions, qu'on parvient à rendre le poulailler une retraite sûre, commode & propre, qu'on attache les poules à leur demeure, qu'on les accoutume à la rejoindre plus aiſément, qu'on empêche qu'elles ne ſortent de l'enclos de la baſſe-cour, ne couchent dehors & n'aillent pondre dans tous les coins & recoins de la ferme : *Poules & femmes qui s'écartent ſe perdent.*

Nourriture des Poules.

Rien n'eſt perdu avec les poules, elles s'accommodent de tout: mauvais fruits coupés par morceaux à demi-pourris ou pourris; herbages de pluſieurs plantes, le pain émietté ou mitonné, beaucoup de ſemences farineuſes ou non farineuſes, les vers, les inſectes, tout leur eſt propre; les viandes cuites ſont pour elles des mets friands, il s'agit ſeulement d'en modérer la doſe, d'en varier les eſpèces, & de les leur donner toujours à des heures réglées, le matin au lever du ſoleil, & le ſoir avant qu'il ne ſe couche.

Une attention de la Ménagère eſt de faire cuire à demi la veille, dans

les lavures de vaiſſelle, les herbages des plantes potagères que la ſaiſon fournit, de les mêler avec du ſon, de les égoutter & de les faire chauffer avant de les porter dans l'auge du poulailler ; après ce premier repas, on leur jette une certaine quantité de vanures & de criblures, de l'orge, du ſarraſin, du blé de Turquie concaſſé, des fruits, des racines cuites & coupées, du pain, des veſces, des pois chiches, les marcs de raiſins & de pommes, ſelon les reſſources locales ; on en diminue ſeulement les quantités pendant la récolte & la battue des grains : les poules en trouvent même aſſez autour des granges pour ſe diſpenſer de leur en donner dans les repas du matin & du ſoir.

Pendant le reſte de la journée, les poules vont chercher leur nourriture en inſectes & en grains dont on jette une poignée ſur le fumier pour les accoutumer à y chercher & à y gratter. Rien n'échappe à leur vue ; la légèreté de la mouche ne ſauroit la ſouſtraire à la promptitude de leur coup de bec : la poule eſt un ennemi ſi redoutable des abeilles, qu'elle les pourſuit juſques ſur les fleurs, ce qui néceſſite de les tenir éloignées des ruches, qu'elles auroient bientôt dépeuplées.

Un peu avant le coucher du ſoleil, la fille de baſſe-cour appelle les poules qui, dociles à ſa voix, ſe hâtent de ſe rendre au logis : elle leur donne alors, dans le poulailler, le ſecond repas préparé comme celui du matin & les y enferment.

Il convient toujours de faire prendre le repas des poules dedans ou à côté du poulailler ; ſi on leur donne indifféremment dans la cour, les pigeons, les canards, les dindons, fondent deſſus, cauſent de la confuſion, & enlèvent leur pitance ; en général, on laiſſe trop courir les poules, il n'y a rien à gagner à leur permettre la jouiſſance d'une liberté ſans bornes.

Dans quelques endroits on ſe contente d'appeler les volailles vers ſept à huit heures du matin en été, & à neuf heures pendant l'hiver, pour manger ; mais la poule eſt un animal d'habitude, le moindre dérangement la contrarie : en reſtant trop tard dans le poulailler, elle perd un tems précieux à attendre la nourriture, & elle n'en

n'en a plus assez pour chercher, avec la même activité, dans la basse-cour, celle dont elle est chargée de se pourvoir; d'ailleurs, la majeure partie des poules, occupée à pondre depuis sept jusques à neuf heures du matin, sont dérangées de leur ponte, & peuvent causer des dégâts dans les jardins, si la première ration ne leur est donnée à une heure réglée & de grand matin, & si on ne les tient pas renfermées dans l'enceinte pratiquée autour du poulailler jusqu'à onze heures.

Le froment & le seigle sont proscrits de la nourriture des poules : leur criblure seulement est employée ; ils sont remplacés par d'autres grains inférieurs qui viennent par-tout dans les plus mauvains terreins, & ne coûtent

pas auſſi cher ; les premiers ſemblent être deſtinés, par leur nature, à demeurer l'aliment principal de l'homme, ſous la forme de pain.

On ne ſauroit croire combien la nourriture adminiſtrée dans l'état chaud, contribue à la bonne ſanté des poules & à leur fécondité : la Ménagère fait ſouvent crever une partie des grains avec les herbes qu'elle leur donne : les pommes de terre étant pour elles un mets excellent, ſur-tout pendant l'hiver où les grains ſont ordinairement chers & les inſectes peu communs, elle leur en fait donner de cuites & coupées par morceaux ; elle mêlange même ces racines avec partie égale de grains convertis en farine : elle en prépare du pain qui, mitonné

dans l'eau ſous forme de ſoupe, fait un grand profit aux poules, & épargne un tiers de farine.

La manière la plus économique & la plus avantageuſe de donner le grain aux animaux, eſt après qu'il a ſubi la panification. M. l'Abbé *Rozier* a comparé les progrès de deux couvées de pouſſins : la première a été nourrie avec des grains cuits ſimplement à l'eau ; la ſeconde, avec ces mêmes grains réduits en farine, qui avoit éprouvé la fermentation panaire & ſa cuiſſon, c'eſt-à-dire qui avoit été converti en pain, après en avoir ſéparé le gros ſon ; l'expérience lui a prouvé que la ſeconde famille a moins conſommée de grain, & que les pouſſins ont beaucoup plus proſpéré que ceux

de la première : la panification développe bien mieux la ſubſtance nutritive, & la rend moins lourde à l'eſtomac ; les grains ſimplement cuits à l'eau reſſemblent à la bouillie de farine dont on a la mauvaiſe habitude de coller l'eſtomac des enfans. Une troiſième famille a été nourrie avec ce même pain détrempé dans du bouillon & mêlangé avec de la viande bouillie & hachée très-menu, ces derniers pouſſins ont été les plus vigoureux de tous.

Il y a des circonſtances où les alimens, quoique ſalutaires aux poules, doivent leur être interdits pendant qu'elles pondent, tels ſont les pepins de raiſin, qu'il faut différer de leur donner juſqu'à ce qu'elles aient fait

tous leurs œufs ; il eſt bon également d'éviter de leur donner ce qui porte à la graiſſe.

La poule boit ſouvent & boit beaucoup : toute eau ſale croupie lui eſt contraire ; il faut donc porter ſon attention ſur cette boiſſon, prendre garde qu'elle ne lui manque jamais, qu'elle ſoit renouvelée tous les jours en hiver, & deux fois en été, en tenant les vaiſſeaux qui la contiennent très-propres ; dans le premier cas, on a ſoin de tiédir l'eau qu'elles boivent, par l'addition d'un peu d'eau bouillante.

L'attrait des poules pour les inſectes a fait ajouter à leur ſubſiſtance une reſſource qui, de tems immémorial, a été indiquée pour leur procurer, ſans frais, une nourriture dont elles

ſont très-avides, qui les engraiſſe beaucoup, & les excite à la ponte pour le moins autant que le ſarraſin & le chenevis. Voici quelle eſt cette reſſource.

Verminière.

C'eſt une foſſe expoſée au midi, étendue de dix à douze pieds en tout ſens, profonde de trois à quatre : elle eſt en pente, & un peu éloignée du poulailler, dont on a eu ſoin de bien ſécher le fond ; on arrange lit par lit de la paille, du fumier, qu'on recouvre de terreau, & ſur lequel on jette des marcs de raiſin, de l'avoine ou du ſeigle ; on arroſe le tout de ſang, & on ajoute les inteſtins ou boyaux d'animaux coupés par morceaux ; on recouvre le tout avec des

épines assujetties par de grosses pierres pour en défendre l'accès aux poules, ou bien on l'entoure d'une palissade assez haute pour qu'elle ne puisse pas la franchir & y causer du désordre.

Ce mêlange ne tarde point, quand il fait très-chaud, à offrir une quantité prodigieuse de vers, & le seigle ou l'avoine, une herbe verte & fine : avec trois à quatre coups de bèche on enlève tous les matins la provision de la journée, que la poule ne cesse de béqueter & de gratter tant qu'elle peut y découvrir un seul ver ; on a soin d'attaquer la verminière toujours par le même endroit, afin de ne point multiplier les ouvertures, & qu'elle fourniſſe long-tems aux poules.

Quand la basse-cour est considé-

rable, il vaut mieux faire plusieurs verminières que d'en préparer une trop grande ; mais il est bon d'observer que si les poules les avoient à discrétion, elles s'engraisseroient à vue d'œil, & pondroient infiniment moins. C'est sur-tout en hiver que la verminière est utile ; mais comme le froid feroit enfouir les vers très-profondément, il faut les conserver à force de fumier, en ne retirant chaque jour que la quantité dont on a besoin, & en rebouchant aussitôt l'ouverture avec du fumier, pour y maintenir la chaleur nécessaire. C'est particulièrement au printems qu'il faut s'occuper de la préparation des verminières, & c'est aussi pendant les grands froids qu'on s'en doit le plus servir.

De la Ponte des Poules.

La poule eſt d'une fécondité admirable : chaque fois qu'elle pond, elle éprouve ce tranſport que partagent les autres poules qui n'en ſont que les témoins, & qu'elles expriment toutes par des cris de joie répétés, qu'on nomme *glouſſement.*

La ponte dure plus long-tems dans les pays chauds ; au midi de la France, elle commence en Janvier, & continue juſqu'en Septembre ; dans le nord, au contraire, elle ne commence qu'en Mars, & ceſſe dès les premiers froids. Sans les viciſſitudes des ſaiſons, les poules pondroient toute l'année, excepté durant leur mue.

La fille de baſſe-cour a grande attention, pendant le jour, de viſiter le nid où les poules pondent, pour les garnir ſuffiſamment de paille sèche propre & bien battue, de lever les œufs à meſure qu'ils ſont dépoſés, pour les mettre à part.

La ponte eſt d'ordinaire de dix-huit à vingt œufs, qu'elles pondent de ſuite ſans ſe repoſer; les jeunes poules donnent plus d'œufs que les vieilles; c'eſt une mauvaiſe économie d'interrompre la ponte des premières pour les faire couver, puiſque les vieilles ne ſont bonnes que pour remplir cette fonction, & couvent infiniment mieux.

Pour obliger les poules à pondre beaucoup, on leur donne de l'avoine

pure, ou du ſarraſin, ou du chenevis; ces grains les diſpoſent à pondre davantage, & même pendant l'hiver; la Ménagère a ſoin de choiſir parmi celles qui lui paroiſſent les meilleures, un certain nombre de jeunes poules, de les mettre à part dans un endroit chaud, & de les mieux nourrir que celles qui reſtent au poulailler; par ce moyen elle a facilement des œufs, & même des poulets dans la ſaiſon la plus rigoureuſe; les peines & les ſoins que cet objet demande ſont bien compenſés par les avantages qui en réſultent.

L'état dans lequel ſe trouve la poule dont on attend les œufs, n'eſt pas indifférent aux yeux de la Ménagère; ſi elle fuit les approches du coq, elle

n'eſt pas aſſez échauffée ; ſi, au contraire, c'eſt elle qui fait les premières avances, il faut la rafraîchir. Dans l'un & l'autre cas, pluſieurs œufs de la couvée ſont expoſés à manquer ; dans le premier, il convient de l'exciter par la graine de chenevis ou de l'avoine qu'on n'épargne pas ; dans le ſecond, on ſupprime toutes eſpèces de grains, & l'on tient la poule à l'uſage des herbes cuites, telles que laitue, poirée, &c. il eſt conſtant que les poules qui ont habité, pendant l'hiver, un poulailler bien chaud, & auxquelles on a donné abondamment une bonne nourriture, ſont les premières à couver, & rien n'eſt plus avantageux dans la baſſe-cour que les couvées hâtives, ſur-tout lorſqu'on

les

les deſtine à faire des chapons ou des poulardes.

Les poules trop graſſes pondent peu ; pour leur faire perdre l'embonpoint, on mêle à leur manger de la poudre de brique ; mais il paroît infiniment moins dangereux de ſe borner à diminuer leur nourriture, à la rendre plus liquide & moins ſubſtantielle.

Pendant la ponte, il convient de donner aux poules une nourriture plus abondante, quelquefois de l'avoine & du chenevis : elle ne fait aucun uſage de toutes les recettes tant vantées pour augmenter le volume des œufs, parce qu'elle a remarqué que toutes avoient plus ou moins d'inconvéniens pour l'oiſeau lui-même.

Les poules font tous les jours un œuf, rarement deux ; mais chaque jour à une heure différente ; le moment où elles ceſſent de pondre, pronoſtique celui du couvage ; il eſt encore indiqué par le glouſſement fréquent, chant différent de leur chant ordinaire, par leur aſſiduité au nid & par la défenſe qu'elles prennent de leurs œufs, quand il s'agit de les enlever ; alors elles demandent à accomplir le dernier vœu de la Nature, & il faut s'occuper de ſatisfaire leurs deſirs, en leur préparant, dans un lieu retiré, calme & tranquille, un nid ſuffiſamment grand, bien garni de paille de ſeigle ſéchée & arrangée de manière à attacher la mère couveuſe à ſon travail.

Des Œufs.

Parmi les œufs que pondent les femelles des oiſeaux de baſſe-cour, il n'y a guère que ceux de poules dont on faſſe un uſage journalier, auſſi eſt-on bien ſoigneux à en recueillir le plus qu'il eſt poſſible, ſoit pour la conſommation du ménage, ſoit pour vendre, ou pour faire couver.

Les œufs les plus ſuſceptibles de ſe garder un certain tems, ſont ceux que la poule a pondus dans les mois d'Août & de Septembre, qu'on a coutume d'appeler les œufs pondus entre les deux Notre-Dame; la fille de baſſe-cour qui a ſoin de viſiter journellement les nids, rapporte les œufs à la Ménagère, qui les range par

la pointe dans de grands paniers avec de la paille de ſeigle bien ſéchée, lit ſur lit : ces paniers ſont portés dans un endroit frais en été & chaud en hiver ; mais toujours à l'abri de l'humidité & des mauvaiſes odeurs.

A l'égard des œufs deſtinés à la couvaiſon, la Ménagère a ſoin de les mettre à part, pour connoître leur origine & ſe procurer de bonnes races ; ce n'eſt ni dans la cendre ni dans le ſon qu'elle les conſerve, parce que l'une a l'inconvénient de ſe charger de l'humidité de l'air, & que l'autre s'échauffe, fermente, & ſe couvre de mittes : elle préfère de les mettre dans la ſciure de bois de chêne.

La Ménagère préfère les œufs de

poules âgées d'un an & récemment pondus, à ceux qui le ſont depuis quelques tems, & qui proviennent de poules anciennes ; les meilleurs à couver vont au fond de l'eau, ceux qui ſurnagent réuſſiſſent rarement, ou ſi par haſard ils viennent à éclore, les pouſſins ſont foibles, infirmes ou mal conſtitués ; au reſte, jamais les œufs ne ſont mis à couver qu'ils n'aient été ainſi eſſayés les uns après les autres. Cette épreuve eſt un bon guide pour avoir plus sûrement des poulets : il en réſulte encore cet avantage que l'eau met les œufs au même degré de température ; en ſorte que les pouſſins viennent plus communément enſemble.

C'eſt un uſage ſans doute très-condamnable que celui où ſont bien des

femmes de mettre, au bout de dix-huit jours de la couvée, les œufs dans de l'eau chaude pour en attendrir la coque, & de ne remettre ſous la poule que ceux qui vont au fond; cette précaution ridicule ne ſert qu'à troubler les opérations de la Nature, & à faire jeter les œufs qui auroient réuſſi, ſi on ne s'étoit pas aviſé de les ôter du nid.

Rien n'eſt plus dangereux encore, pour la génération des pouſſins, que de retourner ſouvent les œufs une fois en incubation; & la Ménagère ſe garde bien de les marquer par un côté avec un charbon, dans l'intention de les retourner pluſieurs fois pendant la couvée: ce ſoin appartient excluſivement à la poule; non-ſeulement

elle retourne ſes œufs autant que le beſoin l'exige, mais elle ſe ſoulève de tems en tems de deſſus, les change alternativement de poſition, afin de leur diſtribuer la chaleur également entr'eux. Pourquoi vouloir toujours enchérir ſur la Nature ? les animaux en ſavent bien plus que nous ſur tout ce qui concerne la conſervation & la propagation de leur eſpèce.

On eſt en droit d'être étonné que, dans tous les pays habités, on mette toujours les œufs en nombre impair à couver, & que beaucoup d'Auteurs aient même inſiſté ſur cette précaution. La bonne Fermière, qui attaque & détruit par-tout les préjugés avec les armes de l'expérience & de la raiſon, a exigé, pendant une année,

que les œufs des oiſeaux de ſa baſſe-cour fuſſent conſtamment couvés en nombre pair, & ils n'en ſont pas moins venus à bien ; elle a prouvé auſſi, contre l'opinion des anciens, que les différens tems de la lune étoient indifférens pour le ſuccès de cette opération, & qu'en mettant dans le nid des couveuſes de la ferraille & des plantes aromatiques, ces moyens ne pouvoient devenir un préſervatif contre les effets du tonnerre, ſi préjudiciable quelquefois à la couvée, lorſque la poule effrayée l'abandonne & la laiſſe refroidir.

Les poules ſeules & abandonnées à elles-mêmes ne laiſſent pas que de pondre ſans la coopération du mâle ; mais ce ne ſont que des œufs impar-

faits, & d'une garde difficile ; en ſuppoſant que leur uſage ne ſoit ſuivi d'aucun inconvénient, ils ne valent abſolument rien pour couver, puiſqu'ils n'ont pas été fécondés. L'œuf de coq & le ſerpent qu'il contient, ſont des fables dont elle a fait connoître tout le ridicule.

Couvaiſon des Poules.

Il n'y a pas d'œufs que la poule ne couve avec autant d'empreſſement & d'aſſiduité qu'elle en met pour les ſiens propres : tous ceux qu'on lui confie, de quelqu'eſpèce qu'ils ſoient, ſont l'objet de ſes ſoins & de ſa tendreſſe ; mais ce n'eſt qu'à un certain âge qu'elle eſt bonne couveuſe, ſelon ce proverbe : *Il n'eſt que jeune poule*

pour pondre & vieille pour couver.

C'eſt d'après l'examen des moyens de repeupler le poulailler, que la Ménagère ſe règle ſur la quantité & la qualité des œufs à faire couver ; on lui a aſſuré que pour avoir beaucoup de poulets & de chapons, il falloit choiſir les œufs pointus par le côté ſupérieur, & que plus il étoit rond, plus il en ſortoit de poules. La précaution ſuivante lui paroît plus certaine : elle examine à la lueur d'une chandelle les œufs ; ſi à l'un des bouts elle remarque un petit vuide ſous la coque, & que ce vuide ſoit juſtement au bout de l'œuf, il contient le germe d'un mâle ; s'il eſt un peu à côté, c'eſt une femelle. Cette obſervation a donné lieu à un petit conte

que la bonne Fermière a bien voulu me communiquer.

LES ŒUFS;

CONTE.

D'un œuf tout prêt d'éclore, on fait ce qui doit naître
Coq ou Poule : offrez l'œuf à l'éclat d'un flambeau ;
Voici par quel moyen on peut le reconnoître :
Albert le grand l'annonce, & son secret est beau.
Au bout de l'œuf, sous la coque alongée,
Si votre œil voit du vuide, un mâle est à prévoir ;
Si le vuide à côté se laisse appercevoir,
Dans sa prison légère une poule est logée.
De vous convaincre sur ce point,
Il n'est aisé, pourtant j'y compte :
Et, tenez, écoutez un conte,
Pour vous prouver qu'on ne ment point.
« J'ai de beaux œufs & tes poules sont belles,
Dit à Gros-Jean, certain Curé Madré,
» Je fournirai des œufs ; qu'ils soient couvés par elles

» Et nous partagerons ; les coqs ſeront pour moi,
» Les poulettes pour toi.
» J'y conſens, dit Gros-Jean. C'eſt fait ». Le Prêtre avide
Révient chez lui, mire ſes œufs,
Et ceux
Où ſon œil connoiſſeur s'eſt aſſuré du vuide,
Par lequel un coq eſt promis,
Dans un panier, pour le ruſtre ſont mis.
Gros-Jean les fait couver ; & coqs de naître en foule,
Des coqs, toujours des coqs & jamais une poule !
Jean ſe déſole ; il croit qu'un ſort malencontreux
Pour ſa perte, a charmé ſes œufs :
Ce funeſte marché lui coûte,
» Et beaucoup ; il fait tant qu'il en eſt libéré.

Ce n'étoit pas ce gros Jean-là, ſans doute,
Qui remontrait à ſon Curé.

Le printems & l'été ſont les meilleures ſaiſons pour faire couver ; plutôt on le fait en été, & plus on en tire

d'avantages ; les premiers mois du printems ſont encore les plus favorables, on peut mettre à couver depuis la fin de Février juſqu'au commencement d'Octobre.

Lorſqu'une couveuſe eſt impatiente & qu'elle cherche à ſortir ſouvent de ſon nid, il faut la nourrir moins, & quand on la remet ſur ſes œufs, lui préſenter dans la main quelques grains de chenevis, de froment ou de millet; ce moyen l'attache davantage à ſon nid, ſur lequel elle reſte dans l'eſpérance d'être mieux nourrie.

Si une poule couveuſe mange ſes œufs ou les caſſe, il faut en faire durcir un ſur la braiſe, le percer auſſitôt de pluſieurs petits trous imperceptibles, & le préſenter à la poule

qui le béquette & ſe rebute, parce que cela la brûle; au bout de deux ou trois jours de ſuite du même eſſai, elle ſera tout-à-fait corrigée de ce défaut.

Il y a des poules qui ne font que glouſſer, & tellement ardentes à vouloir couver, qu'elles font à peine la moitié de leur ponte; c'eſt un défaut qu'il eſt facile de corriger, en leur paſſant de travers une petite plume par les narines.

Toutes les poules ne ſont donc pas bonnes couveuſes, quoique toutes en montrent le deſir: celles qui ont moins de deux ans n'y valent rien; les meilleures ſe nomment *franches*, elles ne prennent l'épouvante de rien, on peut les lever du nid ſans qu'elles

s'effarouchent : elles retournent bien leurs œufs, ont une complexion forte & un naturel bien éveillé.

Une attention de la Ménagère, c'eſt de ne pas mêler dans une même couvée des œufs de poules différentes, dont l'incubation exige un tems plus ou moins long, parce qu'ils n'écloſent pas à la fois : elles ſait auſſi, quand elles veulent couver, ſacrifier quelques œufs, en laiſſant les poules un jour ou ou deux dans le nid ou pondoir, afin qu'elles aient le tems de s'échauffer ; c'eſt de-là qu'elle les tranſporte dans le lieu préparé pour la couvaiſon.

Le nombre d'œufs qu'on donne aux couveuſes varie ſelon leur groſſeur & la ſaiſon ; plus les couvées

ſont précoces, & moins elles en ont; lorſque la ſaiſon favoriſe l'incubation, on peut donner à la poule autant d'œufs que ſes aîles & ſes plumes en peuvent embraſſer.

Le coq qui quelquefois ſe perche ſur le bord du nid quand ſa poule favorite pond, doit en être écarté lorſqu'elle couve; le mâle d'aucune eſpèce d'oiſeau de la baſſe-cour, excepté le pigeon, ne partage point les ſollicitudes de l'incubation, il faut le tenir éloigné, & empêcher qu'il ne veuille remplacer la couveuſe: elle craint d'être troublée dans ſon opération, & veut être à l'abri de tout courant d'air, & même de la trop vive lumière.

Le lieu deſtiné par la bonne Fermière

réunit ces conditions : il eſt calme, bien fermé, & garni d'autant de nids qu'il doit y avoir de poules couveuſes : ces nids ſont des paniers d'une hauteur & d'un diamètre convenables, avec de la paille, & ſur laquelle on arrange depuis douze juſqu'à quinze & dix-huit œufs ; ils ont un couvercle d'oſier attaché d'un côté par une petite cheville : on apporte la poule près du nid en la tenant couverte ; on la poſe doucement ſur les œufs, on la laiſſe légèrement couverte d'un linge, & on ne la découvre qu'une fois par jour, le matin de bonne heure, en mettant auprès d'elle à boire & à manger, afin qu'elle ne ſoit pas dans le cas de quitter long-tems ſon nid, ſur-tout vers la fin de la couvée, le

moindre froid faiſant périr les petits dans les coquilles.

Quelque gênante que ſoit l'attitude des poules qui couvent, quoique l'incubation dure vingt jours, l'attachement pour leurs œufs eſt ſi fort qu'elles ſe laiſſeroient mourir ſouvent d'inanition, & ne ſongeroient à ſatisfaire aucun de leurs beſoins, ſi la Ménagère n'avoit ſoin de les en ôter pour les faire boire, manger & prendre l'air au moins une fois par jour, pour qu'elles ſe vuident à leur aiſe; mais elle les remet auſſitôt ſur leurs œufs.

Dès que les poules ſont poſées ſur les œufs, la Ménagère enregiſtre, dans un petit livret, le numéro & le quantième du mois où chaque poule

a commencé à couver. Ce n'eſt que vers le dix-neuvième jour qu'il faut faire une viſite exacte dans le nid ; & elle ne confie à perſonne les opérations qui en ſont la ſuite ; elle ſe fait ſeulement aider par la fille de baſſe-cour.

Des Pouſſins.

Les phénomènes qui accompagnent le développement du pouſſin, offrent un ſpectacle intéreſſant aux yeux de l'obſervateur attentif ; lorſque le bec de ce petit animal eſt durci, & qu'il commence à s'ennuyer de la priſon, il briſe la membrane qui l'enveloppe, fait effort pour rompre la coquille & en ſortir ; ſouvent c'eſt l'ouvrage de deux heures, & quelquefois de vingt-

quatre ; cette merveilleuſe opération a été décrite de la manière la plus élégante par M. *Roſſet*, dans ſon Poëme ſur l'Agriculture.

« Tel que le grain s'attache à la grappe naiſſante,
» L'œuf, ce globe doré que la Nature enfante,
» Naît au dos de la poule & reſte ſuſpendu ;
» Il mûrit, ſe détache, & dans le ſein rendu,
» Errant dans ſes replis, une ſubſtance humide,
» L'enveloppe & lui donne une cloiſon ſolide ;
» Le germe cependant par le coq ajouté
» Porte avec lui le don de la fécondité.
» . . . . . .
» Aux premiers alimens du foible & tendre oiſeau
» La ſubſtance laiteuſe eſt d'abord préparée ;
» Plus fort, il ſe remplit de la liqueur dorée,
» De l'air qui fut dans l'œuf toujours renouvelé,
» Le mouvement vital eſt alors redoublé,
» Par lui l'œuf pénétré diminue & tranſpire,
» Par lui dans ſa priſon l'oiſeau croît & reſpire ;

» C'eſt alors que du bec ſous ſon aîle avancé,
» Il frappe & fend le mur dont il eſt trop preſſé:
» Il tourne ſur lui-même, & dans ſa route sûre,
» En cercle autour de l'œuf il étend la fêlure,
» En ſoulève la voûte & paroît à l'inſtant,
» Lève la tête, marche & s'annonce en chantant.

Une routine aveugle preſcrit, dans les derniers jours de l'incubation, d'examiner, lorſque la poule prend ſa réfection, ſi les œufs ne ſont pas ce qu'on appelle *bêchés*, c'eſt-à-dire ſi la coque en eſt rompue dans un des points de ſa circonférence, vers le tiers ſupérieur du bout le plus gros; & pour aider les pouſſins trop foibles à franchir la coque, on caſſe la coquille avec précaution depuis l'endroit où elle eſt entamée juſqu'à l'extrémité du plus gros bout de l'œuf, on l'en-

lève par fragmens, en prenant bien garde ſi les portions qu'on emporte ſont adhérentes au pouſſin qui, pour peu qu'il ſoit bleſſé, périroit tout de ſuite. La Ménagère plus ſage & plus réfléchie, ſe conduit différemment : elle ne ſe permet aucune curioſité en ce genre ; elle attend ſans impatience que tous les pouſſins ſoient éclos, & tient tout prêt du vin tiède mêlé avec de l'eau & du ſucre, pour tremper ſon doigt dans le vaſe où eſt cette liqueur, & en mouiller le bec du pouſſin qui, en piaulant, en avale un peu & prend de nouvelles forces communément dès le vingt-unième jour. Au matin, la plupart des pouſſins ſont hors de la coquille ; on enlève la poule, on la met à manger & à

boire avec les pouſſins, ſous une mue ou panier garni en-dedans d'étoupes.

La bonne Fermière, perſuadée que la foibleſſe que l'on remarque aux oiſeaux domeſtiques qui viennent d'éclore, ne provient en partie que de la multiplicité des ſoins trop recherchés qu'on leur donne alors, & de la mauvaiſe habitude dans laquelle on eſt de les manier; que ſi on les élevoit comme fait la Nature, ils ne ſe trouveroient pas auſſi délicats qu'on ſe l'imagine; le haſard lui a fourni l'occaſion de ſe fortifier dans cette opinion. Un jour s'étant apperçue qu'une poule alloit pondre à l'écart, dans le jardin, au milieu des orties, près de la baſſe-cour, elle ordonna qu'elle

ne fût point troublée, mais ſimplement ſurveillée ; dès qu'elle eût pondu ſes œufs, elle ſe mit à les couver, & étoit ſouvent deux jours ſans ſe rendre à l'appel pour les repas ; mais auſſi quand l'extrême beſoin la forçoit de quitter ſes œufs, elle prenoit une bonne ration ; & chaque fois qu'elle venoit manger, elle s'en donnoit & finiſſoit encore plutôt que les autres, pour regagner ſon nid ; la couvée vint à bien, & la poule amena comme en triomphe ſa famille à la baſſe-cour, tandis que la Ménagère, dans le même tems, avoit eu une peine infinie de ſauver quelques pouſſins provenant de poules de même eſpèce, dont les couvées avoient été ſoignées avec toutes les précautions indiquées.

Les

Les premières vingt-quatre heures de leur naiſſance, les pouſſins n'ont pas beſoin de manger ; mais il faut avoir ſoin qu'ils trouvent à boire ſous la mue ; on leur donne le ſecond jour, du pain émietté mêlé avec des jaunes d'œufs durcis, trois à quatre fois dans la journée, en laiſſant à diſcrétion, pour la mère, des grains plus groſſiers dont elle ſe contente, & elle ne prend d'alimens plus délicats que le ſuperflu de ſes petits, auxquels on donne quelques inſectes de la verminière, qui ſont pour eux un mets friand, très-propre à les mettre en appétit.

Après avoir tenu les pouſſins enfermés avec leur mère pendant les trois à quatre premiers jours, on les

exposé tous les jours au soleil pour leur faire prendre un peu l'air & les fortifier, & on leur donne de l'orge bouilli, du millet mêlé de lait caillé & de quelques herbes potagères coupées par petits morceaux ; les poireaux passent pour leur être très-salutaires.

Au bout de quinze à dix-huit jours, il est tems de donner une pleine liberté à la mère & aux poussins, & d'ouvrir à la famille l'entrée de la basse-cour; on peut en donner jusqu'à vingt-cinq ou trente à conduire à une seule poule, & on remet les autres mères pour couver de nouveau, en supposant qu'elles aient bien rempli leur devoir dans la première couvaison.

Des Poulets.

Tout le monde connoît la tendreſſe de la poule pour ſes petits : elle les entoure & ne les perd pas de vue un inſtant. Ils ſont l'objet de ſes ſoins, elle n'exiſte que pour eux ; tantôt elle les conduit en les invitant à la ſuivre, en les appelant par un murmure bas & répété ; tantôt elle s'arrête pour les réunir ſous ſes ailes qu'elle entr'ouvre en s'accroupiſſant, & les réchauffe ſous ſes plumes qu'elle rehauſſe : elle oublie de prendre de la nourriture pour leur en fournir ; elle gratte ſouvent la terre pour y découvrir & en tirer des vers qu'ils aiment ; ſes ſollicitudes durent long-tems, & ne ceſſent que quand les poulets, parvenus à

moitié de leur groſſeur, revêtus de toutes leurs plumes, commencent à la quitter. Perſonne n'a mieux dépeint cette ſollicitude maternelle que *Pluche*, dans le Spectacle de la Nature.

Quand les poulets ont atteint cinq à ſix ſemaines, on peut confier aux ſoins d'une ſeule mère pluſieurs couvées, on économiſe, par ce moyen, la poule à laquelle on a ôté ſes petits, & elle eſt remiſe à pondre ou à couver, ſuivant qu'elle poſsède l'une ou l'autre de ces deux qualités; ce qui devient très-avantageux. On peut encore ſe ſervir de chapons, qu'on inſtruit pour conduire les pouſſins, ainſi que nous le dirons bientôt.

Pour ſe procurer un grand nombre de poulets, & conſerver en même

tems des poules dans leur ponte, la Ménagère fait couver des poules d'Inde ; leur grand corſage, la bonne chaleur qu'elles procurent aux œufs dès qu'on les a miſes deſſus, les lui fait préférer ; on leur en donne vingt-huit à trente au plus, & c'eſt préciſément dans ce cas où l'on pourroit employer le chapon pour conduire cette nombreuſe famille.

De ces élèves, la Ménagère garde les poulettes pour l'entretien du poulailler, & elle ſe défait des vieilles poules, le ſuperflu eſt vendu au marché, ou elle en fait des poulardes ; quant aux jeunes coqs, elle en garde quelques-uns de la qualité que nous avons exigé pour le ſervice du poulailler ; les autres ſont deſtinés ſoit

à garder pour l'uſage de la maiſon, ſoit pour la vente en poulets ou en chapons.

Des Chapons.

Tel eſt le nom que l'on donne aux jeunes coqs auxquels on a enlevé la faculté de ſe reproduire, afin qu'ils ne s'épuiſent pas par les plaiſirs, qu'ils acquièrent plus d'embonpoint, & que leur chair en devienne plus blanche, plus tendre & plus délicate.

On peut chaponner les poulets dès l'inſtant qu'ils quittent l'aîle de leur mère, & qu'ils ſont aſſez forts pour ſupporter l'opération : elle conſiſte à leur faire adroitement une inciſion dans le ventre à l'endroit des parties génitales, qu'on leur ôte avec le bout

du doigt, en prenant bien garde de ne point offenſer les inteſtins ; on coud la plaie, puis on la frotte avec du beurre frais ou de l'huile, & on jette enſuite des cendres par-deſſus, après quoi on tient ces oiſeaux renfermés pendant trois à quatre jours, on les nourrit avec du pain trempé dans du vin, enſuite on les lâche.

Mais il arrive ſouvent que quand l'opération a été mal faite, ou qu'elle a eu lieu dans un tems trop chaud, les chapons n'y ſurvivent point : ils ſont triſtes, mélancoliques pendant pluſieurs jours, & meurent de gangrene.

Une obſervation eſſentielle de la Ménagère, confirmée d'ailleurs par l'expérience de beaucoup de Fermiers, c'eſt que les poulets de l'ar-

rière-saiſon ne valent rien pour être chaponnés, qu'il faut préférer ceux du mois de Juin, ſelon le proverbe : *Chapons avant la Saint-Jean, & chaponneaux après ;* ne prendre que les grandes eſpèces, & laiſſer les petits les plus vifs, les plus éveillés, pour vivre avec les poules.

Pour engraiſſer promptement les chapons, on les met ſous une mue, & on leur fait la litière neuve chaque jour ; on leur donne de l'orge, du ſarraſin, du ſon bouilli, ou bien une pâte compoſée de blé de Turquie & de pommes de terre. Le tems de s'en défaire avantageuſement eſt depuis le mois de Novembre juſqu'en Mars.

Le coq réduit à l'état de chapon, n'eſt preſque plus ſujet à la mue : ſa voix

devient enrouée, & il ne la fait entendre que rarement ; traité durement par le coq, & avec dédain par les poules, raillé enfin par les jeunes payſans, il eſt non-ſeulement exclu de la ſociété de ſes ſemblables, mais encore ſéparé de ſon eſpèce ; cette ſéparation eſt même indiſpenſable ; car de même que l'eunuque au ſerrail,

Qui n'y fait rien, & nuit à qui veut faire,

il empêcheroit les poules de pondre & de couver : manger, dormir, s'engraiſſer, voilà déſormais ſes principales fonctions.

Il faut convenir néanmoins à l'honneur du chapon, que quoique voué à la ſtérilité, il contribue encore indirectement à la conſervation & à la

multiplication de ſon eſpèce, & que, dans une baſſe-cour nombreuſe, il peut, lorſqu'il eſt bien dreſſé, rendre des ſervices qui ne ſont pas à dédaigner, en remplaçant les poules pour couver leurs œufs & conduire leurs pouſſins.

Education des Chapons pour couver & conduire les Pouſſins.

La pratique ordinaire eſt de faire choix d'un chapon gros, ſain & fort éveillé, dont on a plumé le ventre, en le frottant avec des orties, & l'enivrant avec de la rôtie au vin qu'on lui donne à diſcrétion ; on le traite ainſi pendant deux ou trois jours, le tenant renfermé dans un endroit fort étroit, où il prend néanmoins l'air

par quelques ouvertures, de-là on le porte ſous une cage, & on lui donne deux à trois poulets déjà un peu grands qui mangent avec lui de compagnie, & l'excitent à les careſſer.

Ces jeunes animaux, en s'approchant du chapon ainſi plumé, pour chercher la chaleur qu'ils trouvoient ſous leur mère, lui font éprouver un frais agréable, parce qu'ils modèrent les cuiſſons qu'il reſſent, & ils n'en ſont pas plutôt dehors qu'il les rappelle peu-à-peu; il les prend tellement en affection, qu'il ne veut plus les abandonner. Tous les ſoirs on augmente le nombre des pouſſins, juſqu'à ce qu'il en ait autant que le volume de ſon corps peut en couvrir; & pour l'accoutumer avec eux, après

que toute la bande qu'on veut qu'il conduiſe lui a été donnée, on le laiſſe ſeulement deux jours dans la grande cage, après quoi on lui permet de ſe promener par-tout; il les mène & les ſoigne auſſi bien, & avec autant d'attention que leur propre mère, & ne leur procure pas moins de chaleur, ce qui eſt ſur-tout le point important.

Cette pratique a quelque choſe de révoltant aux yeux de la Ménagère : elle la déſapprouve encore, parce que l'on ôte les plumes qui pourroient contribuer à tenir plus chaudement les poulets qui paſſeront ſous le corps du chapon ; elle préfère la méthode indiquée par M. de *Réaumur*, & qui, ſans violence, inſpire aux chapons un goût naturel pour ſoigner les pouſſins.

On

On commence par mettre l'oiſeau ſeul dans un baquet peu large & aſſez profond, garni dans le fonds d'une bonne couche de paille, & on couvre le deſſus du baquet avec des planches de manière qu'il y entre peu de lumière ; on en retire le chapon au moins deux ou trois fois par jour pour le mettre ſous une cage où il trouve du grain ; au bout de trois ou quatre jours, pendant leſquels la ſolitude amortit ſa vivacité & a pu lui faire deſirer compagnie, on lui donne deux ou trois poulets déjà un peu forts, & qui commencent à avoir de la queue ; on les laiſſe avec lui dans le baquet durant quelques jours, & on les en retire en même tems que lui pour les mettre ſous la cage, &

les faire manger enſemble ; s'il les traite mal, on les lui ôte, & on attend au lendemain à mettre les mêmes poulets ou d'autres dans le baquet avec le chapon.

Au moyen de ces attentions répétées pluſieurs fois par jour, & pendant quelques jours de ſuite, le chapon s'accoutume à vivre paiſiblement avec deux ou trois poulets ; on en ajoute deux ou trois autres les jours ſuivans, & il montre moins d'éloignement pour eux ; quand on eſt parvenu à lui en faire recevoir ſept à huit, & qu'il paroît s'y être attaché, on peut lui en donner telle quantité qu'on voudra ; il eſt arrivé au point de paroître d'autant plus content, qu'il en a un plus grand nombre confié à ſa conduite.

On peut ſans crainte accorder au chapon ainſi dreſſé, une pleine & entière liberté : il mènera bien les pouſſins, & en prendra volontiers, & avec affection, tous les ſoins dont une poule eſt capable : les premiers jours de cette éducation ſe paſſent rarement ſans qu'il y ait quelques poulets tués ou eſtropiés ; mais il ne faut pas être rebuté, parce que ces accidens n'auront plus lieu dans la ſuite, le chapon une fois inſtruit l'eſt pour toujours ; en ſorte qu'au bout de quelques mois, durant leſquels on l'aura laiſſé oiſif, on lui retrouvera le talent qu'on lui avoit donné, ou bien il ne faudra que peu de ſecours pour le lui rappeler ; au reſte, on agira prudemment, en ne confiant les

pouſſins au chapon que ſept ou huit jours après leur naiſſance.

La Ménagère a connu une Fermière extrêmement curieuſe ſur ſa volaille, & fort intelligente pour en tirer le parti le plus avantageux : elle gardoit toujours quelques-uns de ſes plus gros & meilleurs chapons pour les faire couver ; de quoi ils s'acquittoient admirablement bien, après les avoir préparés comme pour conduire les pouſſins ; elle leur diſpoſoit enſuite un nid dans lequel il y avoit juſqu'à vingt-cinq œufs de poules, qu'ils couvoient avec une confiance de vraie mère ; les petits une fois éclos, ils les conduiſoient avec un ſoin étonnant, & les défendoient même au péril de leur vie ; la Fermière leur

faiſoit recommencer la même beſogne juſques à deux & trois fois ; mais en les nourriſſant bien, elle épargnoit, par ce moyen, la ponte des poules qu'elle n'occupoit pas à couver.

Un chapon bien dreſſé à la garde des pouſſins, en conduit deux fois autant qu'une poule en a couvé : il s'y attache tellement, qu'il ne les abandonne plus juſqu'à ce qu'ils ſoient tous grands, c'eſt-à-dire les coqs prêts à être chaponnés, & les femelles toutes diſpoſées à pondre : c'eſt donc un moyen de rendre utile, pendant ſa vie, cet animal qui ne l'eſt ordinairement qu'après ſa mort ; mais il faut obſerver que, pour faire oublier aux mères leur couvée, on doit les tenir quelques jours à l'écart ; &

bientôt débarraſſées des ſoins de l'éducation de leur famille naiſſante, elles ſe remettent à pondre & à couver.

Des Poulardes.

Pour donner à la poule un degré de fineſſe de plus & l'engraiſſer facilement, la gourmandiſe & la cupidité ont imaginé différens moyens : le plus ordinaire conſiſte à lui ôter l'ovaire, & à la rendre par conſéquent ſtérile. Cette opération ſe pratique à-peu-près de la même manière que pour chaponner le coq, & il faut toujours deſtiner à cet uſage les poules des grandes eſpèces, parce qu'elles pondent beaucoup moins que les petites, & qu'on eſt aſſuré alors de ſe pro-

curer de belles pièces qui ſe vendent avec un bénéfice réel.

Dès qu'une poule ceſſe de pondre par l'âge ou autrement, elle tourne à la graiſſe, & il faut la mieux nourrir; mais on conçoit bien que plus la volaille eſt jeune, plus elle acquierre d'embonpoint ; les poules, dès qu'elles ont des ergots, pondent & couvent mal, elles doivent alors, comme les poulets auxquels il manque les qualités requiſes pour devenir de bons coqs, être réſervées pour paſſer à la graiſſe.

Les différentes méthodes employées pour engraiſſer promptement & à peu de frais les volailles, ſe réduiſent toujours à leur faire prendre à la fois beaucoup d'une nourriture appro-

priée, & à faire en ſorte que la digeſtion en ſoit extrémement lente; pour cet effet, on les tient captives dans un petit eſpace, & privées, autant qu'il eſt poſſible, de la lumière, puis on les force d'avaler un aliment farineux à demi-liquide. Nous décrirons bientôt les deux inſtrumens dont on ſe ſert pour remplir ce double objet.

Méthodes pour engraiſſer les Poules & les Poulets.

La première méthode pour les engraiſſer conſiſte à les tenir renfermés dans un endroit un peu obſcur, où la nourriture ainſi que la boiſſon ne leur manquent point; les meilleurs grains ſont l'orge, le ſarraſin, le maïs

ou blé de Turquie, avec un peu de ſon bouilli ; pour qu'ils leur profitent mieux, il faut leur donner crevés, & mis enſuite en boulettes.

La ſeconde méthode eſt pratiquée au Mans ; on met les poulardes dans une mue, c'eſt-à-dire dans une grande cage ronde & haute, ſous laquelle on peut enfermer toute ſorte de volaille : on leur donne trois fois le jour à manger d'une pâte compoſée de deux parties de farine d'orge, & d'une partie de ſarraſin avec du lait ou de l'eau, on en fait des morceaux un peu plus longs que ronds, d'une groſſeur convenable, & dont on leur donne ſept à huit chaque fois en leur ouvrant le bec. Le lait rend la chair plus blanche & plus délicate ; en

moins de quinze jours, ils ſont d'une haute graiſſe.

La troiſième méthode exige plus de ſoins, mais auſſi elle eſt plus profitable; on met les volailles dans une cage ou épinette qu'on place dans un endroit chaud & obſcur : on les empâte, au moyen d'un entonnoir, deux à trois fois par jour, avec de la farine d'orge, d'avoine, de millet, de maïs, &c. détrempée dans du lait; ce mélange un peu liquide leur ſert de mangeaille & de boiſſon : on leur en donne peu d'abord, & on augmente juſqu'à ce qu'elles y ſoient accoutumées, après quoi on leur en fait avaler autant qu'elles peuvent en prendre.

Lorſqu'on veut engraiſſer les vo-

lailles avec cette pâte demi-liquide, il ne faut jamais oublier de leur manier le jabot, afin de leur donner à manger ſi on le trouve entièrement vuide ; dès qu'on s'apperçoit que la digeſtion n'eſt pas encore achevée, on attend, ſans quoi une trop grande quantité de nourriture priſe coup ſur coup cauſe des indigeſtions, & oblige à des dégorgemens.

Quelques Auteurs ont avancé que, pour engraiſſer promptement & bien les volailles, il falloit ajouter à leur manger un peu de graine de juſquiame ; d'autres ont beaucoup vanté les feuilles & graines d'orties ſéchées & réduites en poudre ; enfin il y en a qui recommandent l'addition du miel : nous penſons que des moyens auſſi

innocens peuvent être eſſayés ſans inconvénient.

Mais la Ménagère, à qui la bonne Fermière recommande ſouvent de n'être pas dure envers les animaux, ne permet point qu'on crève les yeux aux poulardes pour les porter plus promptement à la graiſſe ; cette opération, à la fois barbare & inutile, inventée par la plus déteſtable ſenſualité, ne contribue en rien à l'embonpoint de la volaille : elle peut même lui devenir préjudiciable, puiſqu'elle ne ſauroit avoir lieu ſans occaſionner une douleur très-aiguë ; c'eſt pour des raiſons ſemblables qu'elle ne veut pas non plus qu'on plume la tête & les entre-cuiſſes des poulardes qu'on empriſonne dans les

épinettes, ſous le prétexte que ces plumes abſorbent tous les ſucs nourriciers aux dépens du corps.

Entonnoir à empâter les Poules.

On emploie une machine ſingulière & tout-à-fait commode pour engraiſſer la volaille, à la faveur de laquelle un homme peut empâter une cinquantaine de poulets dans l'eſpace d'une demi-heure, & il ne lui faut qu'un petit coup de pied pour chacun.

Sur un eſcabeau, à hauteur du bras, s'élève une eſpèce d'entonnoir de fer blanc dans lequel on verſe la mangeaille : du bas de cet entonnoir ſort un tuyau courbe à-peu-près comme celui d'une théïère ; on fait deſcendre en dedans de l'entonnoir juſques vers

le bas, un ſecret garni d'une ſoupape, à côté de laquelle la mangeaille paſſe dans le fond de l'entonnoir; ce ſecret eſt ſuſpendu par une petite verge de fer attachée à une languette auſſi de fer qui fait reſſort; & qui s'élève depuis l'eſcabeau juſqu'au-deſſus de l'entonnoir, à cette même languette tient une corde qui deſcend juſqu'au pied de l'eſcabeau; là, elle eſt arrêtée par une petite planche mobile, que l'empâteur peut preſſer un peu du pied: par ce mouvement, la corde tire la languette de fer pliante qui, en s'abaiſſant, force le ſecret, dont la ſoupape ſe ferme, à deſcendre plus bas dans le fond de l'entonnoir, & par-là ce ſecret faiſant les fonctions d'une pompe foulante, preſſe la pâte &

l'oblige à ſortir par le bout du tuyau courbe que l'engraiſſeur tient dans le bec de l'oiſeau au-deſſus de ſa langue; il a ſoin de retirer le poulet à l'inſtant qu'il ſent qu'il en a pris aſſez, autrement il s'étoufferoit; s'il en a pris un peu trop, il faut le faire dégorger dans un vaiſſeau placé au-deſſous de la machine.

Chaque fois qu'on ſe ſert de l'entonnoir, on le lave à l'eau fraîche, dans la crainte qu'il n'y reſte de la mangeaille qui s'aigriroit. Au bout de huit jours, les poulets ſont bien blancs & d'un goût excellent; en quinze jours, ils ont acquis leur plus haute graiſſe; ce moyen convient ſur-tout aux Marchands volaillers.

Epinette pour enfermer les Poules.

L'épinette eſt une planche à plat, ſoutenue par autant de morceaux de planches que l'on voudra engraiſſer de poules ou de chapons ; car chaque fond de planche fera une loge, & chaque volaille aura ſa loge qui ſera ſéparée, étroite & longue, de manière que l'oiſeau ne puiſſe point tourner ni s'élever ; à chaque loge, dont les deux côtés ſeront ainſi bouchés par deux petites planches paſſées à chacun des deux bouts, on mettra ſeulement une ou deux fiches de bois aſſez fortes pour que l'oiſeau ait la faculté de manger & paſſer la tête au travers ſans les rompre ; le deſſous de cette loge ſera auſſi en

l'air & fermé par quatre ou cinq bonnes fiches, afin que les fientes de la volaille n'y ſéjourne pas ; ce qui la rendroit mal-propre & mal-ſaine ; d'autres, au lieu de ces barreaux, pour mieux ſoutenir la volaille dans ſa loge, ferment le deſſous d'une planche qui, étant plus étroite d'un tiers que celle de deſſus, laiſſe un trou au bout de ſa loge pour laiſſer écouler les ordures ; au reſte, l'épinette doit être poſée dans un lieu chaud & très-ſombre.

ARTICLE II.

Du Coq & de la Poule d'Inde.

LE dindon eſt, parmi les oiſeaux, le meilleur préſent que le nouveau monde ait fait à l'ancien : il eſt, après le coq ordinaire, le plus utile de la baſſe-cour ; mais en même tems celui qui demande le plus de ſoins pour propager ſon eſpèce ; à la vérité, une fois élevé, il brave toutes les intempéries ; & quoiqu'originaire de pays chauds, il s'eſt naturaliſé dans les contrées les plus ſeptentrionales de l'Europe, de manière à faire croire aujourd'hui que cette partie du globe eſt ſa véritable patrie ; on peut dire enfin que, tout dindon qu'il eſt, il a eu l'eſprit d'être un coſmopolite.

La couleur la plus commune de cet oiſeau eſt noire : cependant les dindons blancs ont été très-multipliés, & leur mélange a produit un grand nombre de variétés. La bonne Fermière n'a peuplé ſa baſſe-cour que de ceux à plumages noirs, parce qu'indépendamment qu'ils ont la chair plus fine & plus délicate, les mâles en ſont plus vigoureux, & les femelles plus fécondes.

Les caractères auxquels on diſtingue le mâle de la femelle, ne ſont pas faciles à ſaiſir, ſur-tout avant qu'ils aient pris ce qu'on appelle le rouge. On a obſervé ſeulement que pluſieurs jours après que l'animal eſt ſorti de ſa coquille, la femelle eſt plus groſſe que le mâle, mais que peu-à-

peu leur groſſeur s'égaliſe ; alors le mâle commence à monter plus haut ſur ſes pattes qui s'alongent & ſont plus fortes que celles de la femelle, qui d'ailleurs n'a point d'ergots, ne lève & n'étend point ſa queue comme le mâle.

Les coqs & poules d'Inde de choix doivent être bien gros, bien éveillés, avoir les pattes courtes, le corſage grand, beaucoup de vivacité & d'énergie dans toutes leurs actions ; il faut que l'un & l'autre ſoient parfaitement conſtitués & très-propres à multiplier : un coq ſuffit à ſix poules ; il convient de le renouveler tous les ans, & de prendre garde, quand il s'en trouve pluſieurs, qu'ils ne ſe battent.

Logement pour les Dindons.

On ne ſauroit les loger dans le poulailler, les barres de traverſes qui ſervent de juchoir aux poules ordinaires ne peuvent ſupporter les dindons; il faut néceſſairement qu'elles aient une épaiſſeur triple.

L'endroit deſtiné à la demeure des dindons eſt oppoſé au poulailler: il a des marches par leſquelles ces oiſeaux peuvent monter pour aller ſe percher; la porte ordinaire d'entrée eſt ſuffiſante pour qu'ils entrent & ſortent; on a eu ſeulement ſoin de pratiquer deux petites croiſées fermées avec des barres de fer, & garnies de fil d'archal; le ſol de cet endroit eſt pavé & couvert d'une litière qu'on renou-

velle au moins de quinze en quinze jours.

A l'époque de la ponte, il faut ménager, dans les recoins de la cour, près du logement des dindons, des caſes pour déterminer les poules d'Inde à venir y dépoſer leurs œufs, & ne pas les laiſſer ſortir de l'enceinte avant midi.

La chaleur, la propreté & la ſéchereſſe, ne ſont pas moins néceſſaires dans ces endroits que dans le poulailler, puiſque ces trois conditions influent ſur la conſervation & ſur la ſanté des dindons; mais comme ils aiment de préférence à jucher en plein air, on peut leur abandonner un coin du verger, ils y profitent plus que par-tout ailleurs.

De la Ponte des Poules d'Inde.

L'accouplement a lieu après la première année révolue ; la poule d'Inde a beſoin, pour ſouffrir le coq & devenir plus féconde, d'être échauffée ; on lui donne, dans cette intention, de tems à autre, du ſarraſin, de l'avoine ou du chenevis : elle ne fait ordinairement qu'une ponte par an, quelquefois deux, ce qui arrive dès que la première a eu lieu vers la fin de l'hiver ; alors le mois d'Août eſt le tems de la ſeconde ; mais quoiqu'on l'excite, elle eſt moins féconde que la poule ordinaire : elle ne pond guère que douze à quinze œufs par ponte, & ils ſont plus gros, plus alongés que ceux de la poule ordinaire, parſemés

de petites taches rougeâtres mêlées de jaune.

Comme la poule d'Inde aime à pondre çà & là, dans les champs, dans les buiſſons & les brouſſailles, la fille de baſſe-cour eſt bien attentive à l'endroit où elle dépoſe ſes premiers œufs, afin qu'ils ne ſe perdent & ne ſoient pas mangés par les animaux, ſur-tout par les pies qui les aiment beaucoup.

Pendant tout le tems que dure la ponte, il faut ſéparer les mâles des femelles au moins pendant les matinées, parce que s'il les trouve ſur le nid, il les bat, les chaſſe & caſſe les œufs ; il eſt néceſſaire également de l'en éloigner quand elle couve.

A meſure que les œufs ſont ramaſſés

maſſés de deux jours l'un, on les apporte à la Ménagère : celle-ci a ſoin d'inſcrire ſur chacun le tems de la ponte, & de diſtinguer ſéparément les œufs de chaque ponte, afin de faire couver à la poule ceux qu'elle a pondus, car ils réuſſiſſent beaucoup mieux.

De la couvaiſon des Poules d'Inde.

Quand les pontes ſont finies, la Ménagère conſtruit, pour les couveuſes, des nids ſuffiſamment grands, avec de la bruyère & beaucoup de paille, qu'elle place dans un lieu obſcur éloigné de tout bruit : elle ne leur donne que quinze à ſeize œufs les plus nouveaux, qu'elle a éprouvés en les mettant dans l'eau ; & ne

prend pour cet emploi que des femelles de deux ans, parce qu'elles font leur ponte de meilleure heure, couvent plutôt & conduiſent mieux leurs petits.

La poule d'Inde eſt auſſi une excellente couveuſe : elle peut faire deux couvées dans une année, ſi on a ſoin de la nourrir abondamment; comme la poule ordinaire, elle ſe charge des œufs de toutes ſortes d'oiſeaux, & couve juſqu'à trente œufs de poule commune : elle en prend les mêmes ſoins, ainſi que des petits qui en naiſſent ; on pourroit donc, au moyen de trois à quatre bonnes poules d'Inde, multiplier en peu de tems toute la volaille de la baſſe-cour.

Mais comme la durée de la couvaiſon eſt de trente jours ; quand, par la même couvée, on veut faire venir des poulets & des dindonneaux, il faut mettre ſous la couveuſe les œufs des poules ordinaires, dix jours plus tard que les œufs de dinde, afin que les uns & les autres écloſent en même tems. Une dinde peut couver juſqu'à vingt-quatre de ſes œufs, & trente-deux de poules communes.

On apperçoit que la femelle a beſoin de couver, lorſqu'après avoir terminé ſa ponte elle reſte dans le nid plus d'une demi-heure de ſuite, & que ſouvent elle ne le quitte plus ; quelquefois cependant il faut l'y exciter, en lui ſacrifiant quelques mauvais œufs de poule ; lorſqu'on voit

qu'elle s'y attache, on lui donne les ſoins convenables.

La paſſion de couver eſt ſouvent ſi forte & ſi durable chez les poules d'Inde, qu'il leur arrive quelquefois de ſoigner deux couvées de ſuite ſans aucune interruption ; on prétend même qu'elles ſe laiſſeroient périr de beſoin, ſi on n'avoit pas l'attention de les lever tous les jours une fois pour les faire boire, manger & vuider.

Ce moyen, à la vérité, n'eſt pas pratiqué par la Ménagère, parce qu'elle croit qu'il contribue beaucoup à faire caſſer les œufs, lorſque la couveuſe a choiſi la poſition la plus convenable : il lui paroît plus ſimple de mettre devant elle & à ſa portée, la mangeoire bien garnie de nourri-

ture, & ſur-tout la boiſſon ; car la dinde, fort échauffée alors, boit plus qu'elle ne mange.

Le mâle ne doit jamais approcher de l'endroit qu'occupe la couveuſe : cette mère attentive, comme toutes les femelles qui couvent, a beſoin de tranquillité ; elle fait changer de place à ſes œufs, ceux du centre viennent ſucceſſivement à la circonférence, & ceux de la circonférence au centre ; rarement la Ménagère a beſoin de prendre elle-même le ſoin de les retourner, ce qui ne peut & ne doit avoir lieu qu'avec beaucoup de précautions : notre impatience & notre curioſité ſont, dans ce cas, bien du mal ; ſavons-nous d'ailleurs ſi la couveuſe elle-même les retourne.

Des Dindonneaux.

La Nature, toujours prévoyante & admirable juſques dans ſes moindres détails, a placé ſur la partie ſupérieure de ces petits animaux une eſpèce de corne pointue, avec laquelle, par un ſimple mouvement de la tête en la hauſſant & la baiſſant dans l'œuf, ils limeint la coquille ſur la direction d'une ligne droite de quatre à cinq lignes de longueur ; cette première ſection faite, le bec l'élargit, la tête ſort, enfin l'animal avec ſes pattes pouſſe derrière lui le reſte de la coquille ; cette pointe tombe deux à trois jours après la naiſſance, le bec reſte net.

La bonne Fermière, qui conſulte ſouvent, & toujours avec fruit, le

Cours complet d'Agriculture, a vu avec grand plaiſir que M. l'Abbé *Rozier*, ſon eſtimable Auteur, blâme la coutume d'ouvrir la coquille pour faciliter la ſortie de l'animal, & que peut-être ce ſeroit la cauſe qui rendroit difficile ſa premiere éducation. Elle a recommandé à la Ménagère de ne l'aider que quand les petits, trop foibles, ont commencé à percer la coquille pour s'en tirer eux-mêmes.

Dès que les petits ſont éclos, la Ménagère les plonge dans l'eau froide, fait avaler à chacun un grain de poivre avec un peu de lait, les remet auſſitôt ſous la mère, dans un endroit chaud, ſec & obſcur, & leur inſinue dans le bec un peu de vin & d'eau; on leur préſente également

du riz enſuite, dans du vin & de l'eau ; on les met à promener ſur du fumier de cheval ſec & menu, où on a étendu un peu de litière. Les rayons du ſoleil les tuent preſque ſubitement; on les remet ſous la mère au moindre mouvement qu'elle fait, quand on les entend piauler : on ne lui laiſſe manquer ni de nourriture, ni de boiſſon.

Le quatrième jour, on fait bouillir dans l'eau des feuilles d'orties blanches hachées bien menues, dont on aura eu ſoin d'ôter les côtes : on y ajoute un peu de fenouil & de melilot hachés de même, mais ſans les faire bouillir, & on y mêle tous les œufs gâtés tant des dindes que des poules, après les avoir fait cuire & durcir, auxquels on mêle un tiers de farine de blé de

Turquie ou d'orge ; on fait du tout une pâte dont on donne à manger aux dindonneaux, & qu'on leur préſente à la main en les appelant, ce qui les rend familiers ; on leur donne auſſi des remoulages & beaucoup de verdure, telle que des laitues montées, &c.

Ce n'eſt que par degrès, & en choiſiſſant les plus beaux jours, que la Ménagère commence à leur faire prendre l'air ſous la conduite de la mère, qui a pour ſes petits la même tendreſſe que la poule : elle les conduit avec la même ſollicitude, les réchauffe ſous ſes aîles avec la même affection, & les défend avec le même courage ; on doit leur donner à boire & à manger au moins quatre fois par jour : ils ſont fort gourmands ; & ſi

on les laiſſoit avoir faim, ils tombe-roient dans une langueur qui les feroit périr; lorſqu'ils commencent à croître, on leur donne des fruits coupés par morceaux, quelques herbes potagères, &c.

Au bout de douze à quinze jours, on ſupprime les œufs, & on les remplace par du lait caillé mêlé avec de l'ortie hachée ou du ſon, ou par la farine d'orge, de maïs ou de ſarraſin, groſſièrement moulus; on les fait ſortir avec la mère, on les met enſemble dans un endroit où le ſoleil eſt modérément chaud, ſous un grand panier, afin qu'ils ne s'écartent point.

Malgré le choix qu'on met dans leur nourriture & les ſoins de leurs mères, les dindonneaux paroiſſent ſouvent

languiſſans : le moindre froid les morfond, & on eſt obligé de les réchauffer, ſoit en les enveloppant dans des linges chauffés, ſoit en leur faiſant boire un peu de vin.

Voici une pratique de la Ménagère que l'économie a ſuggérée. Inſtruite qu'une ſeule mère peut conduire les poulets de deux ou trois couvées, dès que les petits poulets d'Inde ſont hors de la coque, elle les porte auſſitôt ſous une autre mère qui a des petits du même tems, & elle prend, dans le moment, d'autres œufs qu'elle gliſſe doucement ſous cette couveuſe, qui, dans la chaleur où elle eſt, les conduit encore à bien ; on lui donne alors, de tems en tems, de la ſoupe au vin, avec de l'orge ou de l'avoine,

dont on fait, à la fin, ſa nourriture ordinaire.

Il y a tout lieu de penſer que la Nature a donné un inſtinct particulier aux animaux pour ſavoir prendre leur nourriture ; cependant on remarque que les dindonneaux, accoutumés à la voix de la Ménagère, accourent & viennent manger ce qu'elle leur donne dans la main avec plus d'avidité que s'ils le prenoient à terre.

Perſonne n'ignore les peines qu'on ſe donne pour élever des dindonneaux, & à quel point ils ſont foibles & délicats à leur naiſſance. Un propriétaire des environs de Sivré a imaginé d'adopter la méthode de la Nature pour élever des dindonneaux, & elle lui a réuſſi en tout point.

Ce propriétaire a laiſſé quatre dindes & un dindon jouir paiſiblement de leur liberté dans une garenne vaſte & bien cloſe, où il a fait jeter, de tems en tems, du blé ; les mères y ont pondu & couvé ſans trouble, ont ſeules élevé leurs petits au nombre de quinze à dix-huit chacune : les petits ont toujours couché à l'air ou ſous la mère, & ils ont pris pour toute nourriture celle que leur mère & le terrein leur préſentoit. Ils ont crû à vue d'œil, ſans maladies & ſans infirmités, & ils ne ſont entrés dans la baſſe-cour que quand ils ont été aſſez grands pour paroître ſur la table du maître ; cette année eſt la quatrième de ſon eſſai ; & comme elles lui ont toutes réuſſi, ſon heureuſe

expérience doit inſpirer de la confiance à tous ceux qui ſeroient tentés de ſuivre cette facile & peu diſpendieuſe méthode.

Des Dindons.

L'animal ne porte ordinairement ce nom que quand il a pris le *rouge*, c'eſt-à-dire qu'il eſt ſorti de l'enfance & peut ſe paſſer de ſa mère.

Il n'y a aucun profit à élever peu de dindons : gourmands comme ils le ſont, leur conſommation en grains dans la baſſe-cour, & les dégâts qu'ils cauſent dans les vignes, dans les blés & dans les potagers, ne ſeroient pas compenſés par le bénéfice qu'ils produiroient à la maiſon ; il faut donc en

avoir de quoi former un troupeau qu'on puiſſe conduire dans lès pâturages ſous bonne garde, où ils puiſſent trouver en chemin des vers, des fruits, des herbes & des racines.

Dès que les dindonneaux peuvent ſe paſſer de leur mère, qu'ils ont atteint environ deux mois, on doit ſonger à épargner la nourriture qu'il faudroit leur donner à la maiſon. Ils vont en troupeaux aux champs, ſous la garde d'un ancien charretier de la métairie, à qui la bonne Fermière a accordé cet emploi, en retraite, & dont il s'acquitte avec fidélité; elle aime mieux que les petits garçons, auxquels on confie aſſez ordinairement un pareil ſoin, paſſent la journée chez le Maître d'école, & que de bonne

heure ils ne prennent pas le goût de la fainéantiſe.

Auſſitôt que le ſoleil eſt levé, le conducteur part avec le troupeau : il le ramène vers onze heures pour le faire ſortir encore après-midi juſqu'au ſoir, tems auquel on donne aux dindons quelques grains pour les accoutumer à ſe retirer ſans s'écarter pour ſoutenir leurs forces ; mais pendant la moiſſon, on ne leur en donne point, ils en trouvent aſſez.

Attentif à vérifier ſi, en ſortant ou en entrant, le compte des dindons ſe trouve, s'il n'y en a pas quelques-uns de boiteux ou de malades pour avertir qu'on y remédie, le conducteur ne perd jamais de vue ſon troupeau ; tantôt il le mène dans les prés nou-

vellement fauchés, tantôt dans les vignes après qu'on a vendangé, ayant ſoin toujours, en le ramenant le ſoir au logis, de les faire paſſer le long des haies qui ferment les poſſeſſions de la maitreſſe : il bat avec ſa gaule les ronces pour en faire tomber les fruits, afin que les animaux qui les aiment s'en repaiſſent à leur aiſe.

Pour réveiller l'appétit des dindons & favoriſer leur prompte croiſſance, il n'y a que la diverſité des alimens ; voiſin d'un bois, le conducteur les y mène ſouvent, & ils s'y plaiſent beaucoup, parce qu'ils trouvent une infinité de vermiſſeaux & d'inſectes qu'ils mangent avec plaiſir, & leur chair acquiert une qualité d'un goût meilleur que celle des oiſeaux qui n'y vont point;

mais c'eſt dans cet endroit particulièrement que la garde exige des ſoins, & qu'il faut empêcher qu'ils ne s'écartent pour ne pas devenir la proie de quelques animaux carnaſſiers ; un chien dreſſé fait la garde autour d'eux.

Manière d'engraiſſer les Dindons.

Quoiqu'on puiſſe chaponner les dindons, la bonne Fermière, qui ſait que ces animaux étant naturellement fort goulus, s'engraiſſent fort bien ſans cette opération, ne la permet point. Son ſecret eſt de les mettre ſous des mues, & de leur donner trois à quatre fois par jour des boulettes de la groſſeur d'une noix faites avec deux tiers de pommes de terre cuites & un tiers de farine de maïs

ou blé de Turquie, & un peu de lait de beurre ou de caillé ; dans les cantons où ce grain ne vient pas aiſément à maturité, on le remplace par l'orge ou le ſarraſin.

Chaque province a ſa méthode pour engraiſſer les dindons, & elle dépend des reſſources locales ; tantôt ce ſont les fruits du hêtre qu'on nomme faine, d'autres fois c'eſt la châtaigne qu'on fait cuire ; les plus recherchés, ſont des œufs cuits, hachés & mêlés avec l'une ou l'autre farine des grains que nous venons de déſigner. Dans d'autres cantons, comme en Provence, on les engraiſſe en leur faiſant avaler des noix entières une à une, en leur gliſſant la main le long du col, juſqu'à ce qu'on ſente

que la noix a passé l'œsophage ; on commence par une noix, & on augmente insensiblement jusqu'à quarante.

Beaucoup de Fermières estiment que le dindon engraisse davantage à l'air que renfermé dans les poulaillers ; c'est pour cela qu'elles font placer le juchoir dans un coin de la cour, entouré seulement d'une petite palissade pour les garantir des chiens ; elles disent aussi que le dindon n'engraisse que lorsqu'il reçoit la gelée blanche sur le dos.

Il existe quelques plantes préjudiciables à la santé des dindons, & qui sont pour eux, ainsi que pour les canards & les oies, un véritable poison : telles sont la jusquiame, la grande digitale, la ciguë ; la bonne Fermière

les a indiquées au conducteur, en lui ordonnant de les arracher par-tout où il a coutume de mener paître ſon troupeau, qui aime avec paſſion la camomille puante, le petit glouteron, l'ortie, le fenouil, l'abſinthe, l'armoiſe, &c.

La plupart de ces dernières plantes, très-ſalutaires aux animaux qui ont beſoin de paître, ſont devenues fort communes dans les environs, parce que la bonne Fermière a eu la ſage précaution de ramaſſer dans la ſaiſon une aſſez grande quantité de leurs graines, & qu'au printems elle les a fait répandre à la volée dans tous les terreins vagues, ſur le bord & les à-dos des chemins : elles ſe ſont naturaliſées par-tout.

Quand les mauvais tems empêchent que les dindons ne ſortent, on leur donne dans la baſſe-cour, des herbes ou des fruits hachés avec du ſon; il y a même toujours un verger couvert d'herbes exprès pour les nourrir, c'eſt une économie; ils conſomment beaucoup moins de grains, & ne font pas autant de dégât.

Parmi les dindons, c'eſt la dinde qui a la chair plus tendre & plus délicate; dans les dindonneaux, au contraire, ce ſont les mâles.

ARTICLE III.

Des Pigeons.

IL n'eſt pas d'eſpèce d'oiſeau auſſi généralement répandu que le pigeon: il n'en eſt pas non plus dans laquelle on trouve un auſſi grand nombre de formes & de nuances de couleur; mais il paroît que le biſet ou le pigeon ſauvage eſt la ſouche primitive de toutes les races & variétés des pigeons domeſtiques.

Ces variétés ont leurs agrémens particuliers, & intéreſſent les amateurs au point que pluſieurs font de l'éducation des pigeons leur plus ſerieuſe occupation, de manière qu'ils connoiſſent leur petit manège, & ſavent le jour que telle paire pond, telle autre

couve & éclos; mais la bonne Fermière ne ſauroit ſe livrer à ces détails: elle ne les conſidère que ſous les rapports d'utilité.

Elle borne donc ſes ſoins & ſes vues aux deux eſpèces connues : le pigeon domeſtique, le pigeon commun ou fuyard ; le premier, déſigné auſſi ſous le nom de pigeon pattu, parce que ſes pattes ſont couvertes de plumes, ce qui rend ſon vol difficile & l'empêche de jamais s'écarter ; ce pigeon eſt le plus fécond : il donne des pigeonneaux plus gras & meilleurs, mais il eſt plus pareſſeux à aller aux champs, & coûte davantage à ſon maître.

La ſeconde eſpèce aime ſa liberté, & ne réuſſiroit point ſi on la tenoit

enfermée. Le pigeon fuyard ramaſſe à la baſſe-cour, & va chercher aux champs la plus grande partie de ſa nourriture ; les meilleurs de cette eſpèce ſont cendrés ou noirs ; mêlés avec les gros pigeons, on aſſure qu'ils ſont moins vagabonds.

Le pigeon ramier ou biſet, appelé indifféremment de ces deux noms, eſt l'objet d'une chaſſe en Gaſcogne, que Dom *le Franc*, Procureur général des Bénédictins, a décrit avec intérêt dans une ſéance publique de la Société royale d'Agriculture : il ne ſe plaît que dans les bois, & la durée de ſa vie eſt bien plus longue que celle des autres eſpèces, en faiſant attacher aux arbres des pots de terre diſpoſés exprès, dans leſquels il va pondre &

couver ; mais quoiqu'on parvienne ainſi à lui faire partager la domeſticité, que les petits ſoient bons & ſe vendent comme gibier, la bonne Fermière a renoncé volontiers au profit qu'elle pouvoit retirer de cette reſſource, d'après quelques repréſentations valables des habitans.

Les pigeons vivent communément neuf à dix ans ; dès l'âge de ſix mois, ils pondent & continuent à faire des œufs pendant quatre années ; à cette époque, ils diminuent de fécondité, & il faut ſonger à s'en défaire, comme des coureurs qui débauchent les autres ; il eſt encore néceſſaire de prendre garde qu'il n'y ait pas plus de mâles que de femelles ; car ils ſe battent & nuiſent aux couveuſes.

Le pigeon a été bien calomnié, & il ne paroît pas du moins auſſi deſtructeur que bien des gens ſe le ſont imaginés ; quand un Laboureur a l'attention de bien couvrir ſes ſemences, il n'y a rien à craindre des pattes de cet oiſeau qui ne gratte jamais ; il faut qu'il ſoit affamé pour manger du ſeigle ; ainſi dans les cantons où ce dernier grain eſt une production principale, il n'eſt nullement à redouter.

Sans doute ſi le pigeon fait tort au froment, il le répare bien par le bon engrais qu'il procure, lequel en fait venir beaucoup plus qu'il n'en mange ; auſſitôt que la moiſſon eſt ouverte, on le voit rarement ſe jeter ſur les gerbes de blé, d'avoine, de lentilles, &c. il en veut particulièrement

aux graines des mauvaiſes herbes mûries avant la récolte, & qui ſont fauchées en même tems, d'où il réſulte que cette deſtruction empêche que les terres ne produiſent autant de mauvaiſes herbes l'année ſuivante, ce qui fait que les grains qu'on y enſemence proſpèrent beaucoup mieux.

D'après l'utilité dont ſont les pigeons, la bonne Fermière a été bien étonnée en liſant dans les cahiers de la plupart des habitans des villes, qu'ils demandoient la ſuppreſſion des colombiers; mais heureuſement que l'Aſſemblée Nationale, plus ſage que leurs demandes, a décrété que le droit *excluſif des fuies & colombiers eſt aboli, les pigeons ſeront enfermés aux époques fixées par les Commiſ-*

faires ; durant ce tems ils ſeront regardés comme gibier, & chacun aura le droit de les tuer ſur ſon terrein.

On eſt parvenu, comme l'on ſait, à captiver la plupart des volailles, en leur offrant des chaumières baſſes dans un terrein clos pour les contenir, les élever & les faire multiplier ; mais il a fallu pour attirer, retenir & loger les pigeons, des tours, des bâtimens élevés, garnis intérieurement de nombreuſes célulles, afin qu'ils y trouvent la nourriture abondante, le gîte agréable & les aiſances néceſſaires à la vie. Arrêtons-nous à la demeure la plus ordinaire de cet oiſeau de baſſe-cour.

Du Colombier.

L'emplacement le plus avantageux du colombier eſt le milieu de la baſſe-cour, parce qu'il eſt toujours moins expoſé aux animaux malfaiſans dont il faut le garantir ; il eſt de forme ronde, ſituée de manière que la porte d'entrée eſt en face de la maiſon, & que la bonne Fermière peut voir ceux qui entrent ou qui ſortent ; toute la façade des murs eſt récrépie de chaux & de ſable extrêmement unis, pour empêcher d'y grimper les belettes, les fouines, & ſur-tout les rats, les plus grands deſtructeurs des pigeons, & qui, une fois introduits dans le colombier, caſſent les œufs, mangent les pigeonneaux dans le nid, épou-

vantent ceux qui dorment, parce qu'ils n'exercent leurs ravages que pendant la nuit ; en ſorte que les pigeons tracaſſés quittent le colombier pour en aller chercher un autre où ils trouvent la tranquillité pour eux & la sûreté pour leurs petits ; la galerie qui règne autour du colombier empêche encore ces animaux d'aller plus avant, & ſert en même tems aux pigeons pour ſe chauffer au ſoleil.

Le colombier a deux fenêtres ; l'une au midi & l'autre au côté oppoſé : elle ſont garnies d'une grille de fer à mailles très-étroites, qu'on ouvre dès le grand matin, & qu'on ferme après midi ; il règne en devant une large banquette où ſe repoſent les pigeons lorſqu'ils reviennent des

champs : l'intérieur de cette fenêtre eſt bouchée par une planche percée de trous proportionnés au volume du corps de l'oiſeau, & la même banquette règne au-dedans.

Le toit du colombier a une pente conſidérable, & les tuiles qui le couvrent ſont bien jointes, de manière que les ordures n'y ſéjournent point long-tems, que les moineaux & l'humidité n'y pénètrent point, & que les pigeons ſe trouvent avoir un abri ſalutaire.

Tout l'intérieur du colombier eſt meublé de niches faites de pots de terre cuite de forme ronde, ſcellés dans les murs du haut en bas, ou en plâtre, par le moyen d'un moule ; les caſes en planches amaſſent des pu-

naiſes, à quoi ſont très-ſujets les pigeons : elles ſont de huit pouces en tout ſens, mais ſans rebord, pour faciliter leur nétoiement ; il en faut deux pour chaque paire de pigeons, & leur ouverture eſt étroite, pour que la couveuſe ſe défende mieux contre ceux qui voudroient la déloger ; le dedans des caſes, les murs, les toits, tout eſt peint en blanc, parce que les pigeons aiment ſingulièrement cette couleur.

Des ſoins du Colombier.

Il n'y a point d'animaux qui demandent à être tenus plus proprement que les pigeons : il eſt donc d'une néceſſité indiſpenſable de nétoyer le colombier à fond quatre fois l'année,

au moins la première fois au commencement de l'hiver, la ſeconde après l'hiver, & avant que les pigeons commencent leur ponte ; la troiſième fois après la première volée, & la quatrième après la ſeconde volée ; car il ne faut jamais troubler les pigeons fuyards quand ils couvent.

Il faut avoir attention d'enlever le plus doucement & le plus promptement poſſible le fumier, de peur que la pouſſière ne vole en trop grande abondance ſur les œufs qui alors peuvent ſe trouver dans les nids, & que ceux qui ſont en couvaiſon ne ſe refroidiſſent point ; on ne doit jamais manquer ſur-tout de jeter au-dehors tous les pigeons morts ou languiſſans, parce qu'ils peuvent infecter le co-

lombier, ni de nétoyer les nids chaque fois qu'on prend les pigeonneaux qui y ſont, en les grattant & les frottant avec une broſſe rude.

Elle ne permet pas non plus qu'on tranſporte dans le colombier, comme cela ſe pratique dans quelques cantons du royaume, du crottin de cheval à quatre pouces d'épaiſſeur, pour ſe mélanger avec la fiente des pigeons, & perfectionner cet engrais, connu ſous le nom de colombine; dans la crainte qu'il ne s'établiſſe de l'infection, elle la prépare hors du colombier, & perſonne, comme la bonne Fermière, ne connoît mieux l'excellence des effets & l'uſage de cet engrais pour les terres & certaines productions.

Pour purifier le colombier, on y brûle ſouvent du benjoin, de l'encens & des plantes odoriférantes ; mais la bonne Fermière connoît l'inſuffiſance de ces moyens : elle fait promener de tems en tems une botte de paille enflammée pour détruire l'air lourd & méphytique ; mais comme les pigeons aiment ſingulièrement les odeurs aromatiques, on leur donne de la lavande pour leurs nids.

Manière de peupler le Colombier.

C'eſt au mois de Mai qu'il faut le garnir ; on prend pour cet effet les pigeonneaux de quinze jours, on les nourrit en leur ouvrant le bec, & continuant pendant quinze autres jours juſqu'à ce qu'ils mangent ſeuls ; alors,

alors on les lâche du colombier un jour obſcur & pluvieux, afin qu'ils ne s'éloignent pas trop les premières fois, & qu'ils reviennent de bonne heure au gîte; ſi on les nourrit bien d'abord, ils y reviennent avec plaiſir, ſur-tout ſi on leur donne de tems en tems du chenevis : la première année on ne tirera aucuns pigeonneaux du colombier, à moins que ce ne ſoit ceux qui viendroient fort tard, & ne réuſſiroient pas ; après ce tems, on en vend & on en mange autant qu'on le juge à propos.

Le nombre des pigeons néceſſaire pour peupler un colombier, eſt proportionné à ſa grandeur ; quarante ou cinquante paires bien choiſies ſuffiſent ; mais il ne faut pas en tirer de

pigeonneaux qu'il ne ſoit bien garni, pour empêcher les pigeons de déſerter le logement, ce qui n'arrive guères quand ils y ſont à l'aiſe, en repos, tenus proprement & bien nourris : elle n'emploie que ces moyens, ce ſont les ſeuls, dans le nombre de toutes les recettes ou ſecrets propoſés, auxquels elle ait confiance, pour les accoutumer à chérir leur demeure.

De la Ponte des Pigeons.

Les pigeons ſont en état de produire des l'âge de ſix à ſept mois ; mais ils ne ſont en pleine ponte que la troiſième année : cette ponte, qui a lieu aſſez communément au mois de Mars & au mois d'Août, dure juſqu'à ſix à ſept ans ; alors le nombre des pontes diminue.

La ponte ordinaire eſt de deux œufs, rarement trois ; il en vient communément un mâle & une femelle ; dans l'hiver, elle s'opère en deux jours, de manière qu'il y a un intervalle d'un jour entre la ponte de chaque œuf : la femelle tient chaud ſon premier œuf, ſans néanmoins le couver aſſiduement ; elle ne commence à couver conſtamment qu'après la ponte du ſecond œuf.

De la couvaiſon des Pigeons.

Elle dure ordinairement dix-huit jours, & quelquefois dix-neuf & vingt, ſuivant la ſaiſon ; l'attachement de la femelle pour ſes œufs reſſemble à celui de la poule & de la poule d'Inde ; le mâle ſe tient ſur le panier

le plus voiſin, & au moment que la femelle, preſſée par le beſoin de manger, quitte ſes œufs pour aller à la trémie, le mâle, qu'elle a appelé auparavant, par un petit roucoulement, prend la place, couve les œufs; il ſemble donc réunir le ſentiment de la paternité à l'amour conjugal; le pigeon & ſa femelle couvent tour-à-tour pendant la journée; mais pendant la nuit, c'eſt la femelle ſeule.

Des Pigeonnaux.

Le pigeon & ſa femelle prennent un égal ſoin des petits qu'ils nourriſſent: le grain qu'ils leur dégorgent a ſubi dans leur jabot un ramolliſſement, une macération, une digeſtion plus ou moins avancée: c'eſt une ſorte de pulpe; mais à meſure qu'ils

avancent en âge, le père & la mère leur donnent le grain qu'ils ont avalé plus promptement, après l'avoir ramolli ſelon le degré de l'âge des pigeonneaux.

Les pigeonneaux ſont fort long-tems à apprendre à chercher & à ramaſſer eux-mêmes le grain; ils ſuivent encore bien du tems le père & la mère après qu'ils ſont en état de voler; lors même qu'ils ont acquis tout leur dévoloppement, ils en reçoivent encore la nourriture; il faut, pour leur en faire perdre l'habitude, qu'ils ſoient occupés d'une nouvelle couvée.

La fille de baſſe-cour, chargée d'aller au colombier chercher des pigeonnaux, n'a garde de monter ſur

les nids pour les détruire : elle y atteint avec la main ſans y toucher avec les pieds, au moyen d'une échelle double & à roulettes, infiniment moins dangereuſe que ces perches en travers aux quatre coins intérieurs du colombier ; on trouve quelquefois des pigeonneaux tombés de leurs nids, il faut les ramaſſer pour les y remettre, ſans néanmoins en eſpérer une bonne iſſue ; les pigeons abandonnent toujours les petits lorſqu'on les a maniés ; il faut donc être en garde contre cette curioſité dangereuſe.

Nourriture des Pigeons.

Leur nourriture ordinaire eſt la veſce, l'orge, les lentilles, les pois, les criblûres, quelquefois du chenevis,

pour les échauffer & les faire couver de bonne heure.

Il faut donner à manger aux pigeons près du colombier, dans un endroit uni & tenu proprement : on les y fait venir en les ſifflant, pendant qu'on leur jette la nourriture.

C'eſt le matin & le ſoir qu'on leur donne à manger, & jamais à midi, parce qu'alors ils dorment ; mais il ne faut pas que ce ſoit toujours à la même heure, parce que cette exactitude attireroit plus sûrement les pigeons voiſins qui viendroient dérober leur nourriture ; ainſi on doit leur donner tantôt plutôt, tantôt plus tard.

Les pigeons ont un goût tellement décidé pour le ſel, qu'on les voit, après cinq à ſix lieues de trajet,

gagner les bords de la mer, & chercher dans les falaiſes le ſel qui s'y attache : on en mêle avec du ſable dans le voiſinage de l'endroit où on jette la nourriture, ou bien on ajoute au mêlange du cumin & du miel ; on fait du tout une maſſe qu'on laiſſe dans le colombier.

Il eſt ſuperflu de donner à manger à la maiſon aux pigeons fuyards, lorſqu'ils trouvent leur vie à la campagne ; mais la bonne Fermière ne voulant point que les champs de ſes voiſins nourriſſent ſes pigeons, & n'ayant jamais joui des droits féodaux qui pouvoient bleſſer les intérêts d'autrui : elle a toujours fait tenir ſon colombier fermé au tems des ſemailles, & à l'approche des récoltes.

Des Pigeons de volière.

Il y en a de pluſieurs eſpèces, qui ne diffèrent en rien des autres habitans du colombier, quant à la nourriture ; mais ils ſont plus gros, plus féconds, & font des petits preſque tous les mois de l'année, même en hiver, quand ils ſont bien nourris : auſſi dans le cercle de quarante jours, la femelle conçoit, pond, couve & nourrit ſa progéniture.

Les mondains ſont de gros pigeons blancs ou noirs & blancs, ou preſque tout gris mêlé de blanc, & du meilleur rapport ; il faut qu'ils aient l'œil éveillé, plein de feu & la démarche fière ; à l'égard des mâles,

on doit les prendre beaux & bien faits, ayant le vol roide, ce qu'on éprouve en étendant leurs aîles & les agitant.

On mettra dans une volière un nombre égal de mâles & de femelles pour la peupler ; la forme en eſt quarrée, & elle a des nids de la même dimenſion, larges d'un pied, ou des paniers d'oſier.

La volière doit avoir ſes jours du côté du levant & du midi, être claire & ſuffiſamment garnie de paille, afin que les pigeons faſſent en même tems leurs nids ; on doit auſſi faire accoupler à part les pigeons qu'on y veut mettre, en tenant un mâle & une femelle dans un petit endroit pendant quinze jours, & en les nourriſſant

bien avec les grains qu'ils aiment.

Dès que les pigeons ſeront dans la volière, on les ſoignera bien; & pour empêcher que leur mangeaille ne ſe perde dans les ordures, il ſera bon de la mettre dans une trémie longue ou pyramidale, afin qu'elle ne tombe dans l'auge qu'à meſure que les pigeons s'en nourriſſent.

Il faut nettoyer ſouvent la volière & les nids, pour empêcher qu'il ne s'y engendre de la vermine, changer ſouvent l'eau, & en remplir de grands baquets, dont les bords ſoient élevés de quatre doigts, afin que les pigeons puiſſent s'y baigner.

Pour bien peupler une volière, il ne faut pas toucher à la volée du

mois de Mars, afin d'en multiplier l'eſpèce ; ſi cette couvée n'eſt pas ſuffiſante, il faut encore conſerver les pigeons qui viennent après.

A l'égard des pigeons fuyards ou de colombier, on ſait que le pays où ils proſpèrent le mieux eſt l'Egypte, combien les terreins délaiſſés par le Nil ſont ſalés & ſalpêtrés. Lorſque le froid les menace, ils quittent tous leur pays, viennent ſe répandre dans les colombiers de la baſſe Provence ; & dès que le mois de Mars arrive, ils retournent, & ne manquent jamais d'emmener avec eux nombre de nos pigeons pour recruter leur colonie nomade.

Quel eſt donc cet inſtinct qui gouverne ſi impérieuſement les pigeons, qui

qui les oblige à revenir annuellement dans certains cantons, ſi ce n'eſt l'appât du ſel dont ils ſentent la néceſſité ? Ils paſſent quelquefois des heures entières ſur des pierres ſalpêtrées, & font une chère excellente par-tout où ils peuvent en trouver ; la bonne Fermière ſe propoſe bien de ne plus être auſſi réſervée ſur l'emploi du ſel dans ſa baſſe-cour, puiſque le prix de cette denrée, de premier beſoin pour la plupart des animaux, permet, graces à cette révolution à jamais mémorable dans l'hiſtoire, de faire un uſage plus commun de cet aſſaiſonnement, reconnu pour être le préſervatif de leurs maladies.

ARTICLE IV.

Du Canard & de la Cane.

CE genre d'oiſeau eſt fort étendu & d'un grand produit dans une métairie : il multiplie beaucoup, exige peu de ſoins, même dans ſon premier âge, pourvu qu'il ait une rivière à ſa diſpoſition, ou un étang, quelques réſervoirs d'eau, une marre ou même un bourbier ; car il ne ſauroit profiter que dans des endroits aquatiques ; l'humidité eſt ſon élément, & ce ſeroit en vain qu'on s'obſtineroit à vouloir élever des canards dans des lieux ſecs & arides ; ils ne réuſſiroient point, & leur chair ſeroit infiniment moins délicate.

Le canard eſt un des oiſeaux de la baſſe-cour le moins malfaiſant : les Chinois en font une ſi grande conſommation, qu'il eſt parmi ces peuples, ainſi qu'en Normandie, le mets le plus ordinaire des gens aiſés ; & par conſéquent l'objet d'un commerce très-conſidérable.

La peſanteur du canard eſt cauſe qu'il ſe meut avec difficulté : il a un cri aigre & nazard qui ſupplicie quelquefois les oreilles ; la voix de la femelle eſt encore plus perçante. Le mâle eſt plus gros que la cane ; mais ce qui le diſtingue encore, eſt un aſſemblage de quelques plumes de la queue pliées en rond & retrouſſées vers ſon extrémité ſupérieure : les couleurs en ſont extrêmement variées.

La bonne Fermière a penſé qu'il étoit avantageux d'élever, dans ſa baſſe-cour, le canard domeſtique ou barbotier, & le canard de Barbarie ou muſqué; les couleurs des plumes de cette eſpèce varient infiniment plus que celles des canards domeſtiques: on donne à chaque canard huit à dix canes.

La mue des canards commence lorſque les canes acquièrent l'âge de couver, & chez celles-ci quand leurs petits ſont devenus grands & propres à voler; dès que les plumes des canards commencent à tomber, ils ſont gras & dodus; mais ils deviennent maigres avant que leurs plumes ſe renouvellent entièrement.

Canardière.

C'eſt l'habitation qu'on deſtine aux canards dans les endroits où ils vivent en liberté ; alors on eſt forcé de conſtruire, ſur le bord de l'eau, des toits pour les retirer ; mais auſſi il faut renoncer au poiſſon, à moins qu'on n'y conſerve que de groſſes pièces.

On appelle encore canardière un lieu couvert & préparé dans un étang ou dans un marais pour prendre des canards ſauvages : cette chaſſe, ou plutôt cette pêche, eſt étrangère dans canton de la bonne Fermière ; très-heureuſement il n'eſt pas aſſez marécageux pour qu'elle puiſſe en tirer parti.

De la Ponte des Canes.

Elles ſe mettent à pondre depuis le commencement de Mars juſqu'à la fin du mois de Mai ; mais alors il faut les veiller de près, ſi on veut empêcher que les œufs qu'elles dépoſent par-tout où elles ſe trouvent, même dans l'eau, ne ſoient perdus ; une cane pond de ſuite communément de cinquante à ſoixante œufs, & choiſit volontiers les endroits ſecrets, près des eaux, écartés & ombragés, pour les y dépoſer ; mais dès qu'on s'apperçoit du tems où elle doit pondre, on lui donne à la maiſon, trois ou quatre fois le jour, & peu à la fois, du grain dans le lieu où on deſire qu'elle ponde ; on lui prépare

des nids, & on ne la laiſſe ſortir qu'après dix heures du matin ; paſſé cette heure, il n'y a point à craindre qu'elle faſſe des œufs le même jour.

La Ménagère, qui ſouvent a ſous les yeux le guide du Fermier, a fait la même obſervation que l'Auteur eſtimable de ce bon ouvrage : elle a remarqué que les canes ne pondent jamais que la nuit, & que, moyennant quelques petits ſoins, ſi on peut les réſoudre à pondre ſeulement une fois dans un nid, elles ne l'abandonnent jamais.

Les œufs de canes ſont plus gros que ceux de la poule commune ; leur couleur eſt verdâtre à l'extérieur : ils ne ſont pas moins ſains comme aliment ; mais cuits à la coque, le blanc

ne devient pas laiteux, il prend une consistance de colle, & est d'un bleu pâle ; ils sont infiniment meilleurs en omelettes, ou brouillés.

De la couvaison des Canes.

Le seul tems où la cane demande quelques soins, c'est lorsqu'elle couve : comme elle ne peut aller chercher sa nourriture, il faut avoir l'attention de la mettre devant elle ; mais aussi quelle qu'en soit la quantité, elle s'en contente.

On donne aux canes depuis huit jusqu'à douze œufs, selon qu'elles sont plus ou moins grosses & en état de les embrasser : elles couvent un mois, & les premières couvées sont les meilleures, parce que les chaleurs

qui viennent enſuite contribuent beaucoup au développement des petits. La Ménagère n'a garde d'aſperger les œufs pendant que la canne les couve : elle ſait que cette précaution eſt ſuperflue & nuiſible, comme celle de les manier lorſqu'ils ſont en incubation.

Comme la cane laiſſe quelquefois refroidir ſes œufs, qu'elle n'en peut couver que huit ou dix, & qu'elle conduit les canetons trop vîte à l'eau, où il en périt beaucoup ſi le tems eſt froid ; toutes ces raiſons ont déterminé les Fermières à donner les œufs de canes à couver à des poules, ou à des poules d'Inde ; plus douces & plus aſſidues que la cane, elles affectionnent très-bien les canetons ; mais il faut en avoir plus de ſoins encore,

parce que ces mères empruntées ne peuvent ſouvent les ſuivre dans les endroits aquatiques où ils veulent aller.

Ils ſont trente-un jours à éclore, ſoit qu'on laiſſe à la cane le ſoin de couver ſes œufs, ou qu'on les ait donné à d'autres femelles; on peut en élever beaucoup, & à peu de frais, parce qu'ils vont chercher une grande partie de leur nourriture preſqu'au ſortir de la coquille.

Des Canetons.

A peine ſont-ils éclos, que la mère les mène à l'eau, où ils barbotent & mangent d'abord; on les accoutume inſenſiblement à revenir à la maiſon, pour empêcher les accidens qui pourroient leur arriver pendant la nuit.

On doit avoir pour les canetons, les mêmes ſoins que pour les pouſſins; leur nourriture, dans les premiers jours, eſt du pain émietté & imbibé d'eau, & un peu de vin : quelques jours après, on y ajoute des herbes potagères cuites & hachées; lorſqu'ils ſont un peu forts, du ſon mouillé & les herbes crues & hachées; enfin de l'orge, du gland, des pommes de terre cuites, des petits poiſſons quand on peut en avoir; en général ils ſe jettent ſur toutes les ſubſtances qu'ils rencontrent; car ces oiſeaux montrent, dès leur plus bas âge, une voracité qu'ils conſervent toute leur vie.

Pour fortifier les canetons avant d'aller à l'eau, il faut les tenir enfermés ſous une mue pendant huit à

dix jours, & avoir ſoin d'y tenir un peu d'eau, ce qui eſt facile quand ils ont eu pour couveuſe la poule ou la poule d'Inde; en leur laiſſant la liberté, un penchant naturel les entraîne bientôt vers l'eau : ils s'y plongent; les poules ne pouvant les ſuivre, témoignent, par des cris & des gémiſſemens, qu'ils ne comprennent point, leurs inquiétudes & leurs alarmes ſur la famille adoptive; état que M. *Roſſet* a bien rendu dans ces vers :

Appeler à ce ſoin la poule généreuſe;
Les œufs recevront d'elle une chaleur heureuſe.
Fière, elle conduira ſur ſes pas triomphans
Ces oiſeaux étrangers qu'elle croit ſes enfans.
Mais ſi quelque ruiſſeau ſe préſente à leur vue,
D'auprès d'elle déjà la troupe eſt diſparue.

La mère, ſur les bords qu'elle ne peut quitter,
S'avance, ſemble prête à ſe précipiter;
Elle va, court, gémit, les rappelle éplorée,
Et s'en retourne enfin ſeule & déſeſpérée.

Nourriture des Canards.

Dès que les canetons, dans l'état ſauvage, ont atteint quinze jours, il leur eſt poſſible de pourvoir eux-mêmes à leur nourriture; ils gagnent l'eau & ne craignent plus l'atteinte de leurs ennemis; mais devenus domeſtiques, ils exigent quelques ſoins de plus, & ce n'eſt guère qu'à ſix mois qu'ils ont acquis la grandeur & le plumage qui leur ſont propres.

Il convient de donner à manger aux canards, comme aux autres volailles,

matin & ſoir ; mais toujours dans le même endroit & aux mêmes heures, afin qu'ils s'y trouvent régulièrement & ne s'écartent point ; au reſte, ils ſont les oiſeaux de la baſſe-cour pour la nourriture deſquels on prend le moins de précaution ; ils ſont ſi durs & ſi vivaces, qu'on peut, pour ainſi dire, les abandonner à eux-mêmes ; les criblures & balayures de grenier, les légumes, les herbages, les viandes, les racines cuites, le pain, les glands, les boyaux, les rebuts de cuiſine, tout leur eſt propre, pourvu que ce qu'on leur donne ſoit un peu humecté.

Les canards ſe plaiſent beaucoup dans les prairies & dans les pâturages, à cauſe des limaçons, des limaces, des vers & des herbes, tels que le chèvre-

feuille, la laitue, la chicorée ſauvage qu'ils y trouvent, &c. Ces herbes étant très-ſalutaires aux canetons, qui en mangent dès qu'ils peuvent courir, la Ménagère a eu ſoin que tous ces endroits en ſoient couverts; les canards peuvent même rendre de grands ſervices dans les jardins, parce qu'ils détruiſent une foule d'inſectes qui y font ordinairement un tort irréparable.

Il faut encore que les eaux où vont les canards aient des qualités convenables : la première attention, c'eſt qu'elles ne contiennent pas de ſangſues, qui font périr les canetons, en s'attachant à leurs pieds; mais on parvient à détruire les ſangſues en peuplant les étangs de tanches &

autres poiſſons qui en ſont leur pâture.

Quoique les canards aiment aſſez leur liberté, il eſt facile de les engraiſſer en les enfermant & leur donnant à diſcrétion une nourriture ſubſtantielle. On les met, pour cet effet, dans un endroit tranquille & obſcur ſous une mue, on leur adminiſtre une quantité ſuffiſante de grain & d'eau, en moins de quinze jours ils ſont engraiſſés, & ſe vendent un aſſez bon prix pour dédommager des ſoins & des frais.

Outre le bénéfice que la Ménagère trouve dans la vente de ſes canards, dont elle ſe défait depuis le mois de Novembre juſqu'en Mars, elle trouve un autre profit dans les plumes ; on les leur enlève en Mai

& en Septembre, ſous le ventre, les aîles & autour du col avant leur mue.

Ces plumes doivent être ſéchées, dans des ſacs, au ſoleil ou au four, après que le pain en eſt retiré ; la bonne Fermière les vend ou s'en ſert pour garnir ſes lits ; elles ſont préférables aux plumes des autres volailles ; mais moins eſtimées que celles d'oie, le dernier oiſeau de la baſſe-cour dont il nous reſte à parler.

ARTICLE V.

Du Jars & de l'Oie.

Ces oiſeaux, dans l'état de domeſticité, ſont, ſans contredit, ceux de la baſſe-cour qui vivent le plus longtems ; ils ſympathiſent aſſez avec les canards ; mais ils aiment mieux pâturer que barboter : c'eſt pourquoi il n'eſt pas d'une néceſſité indiſpenſable que l'endroit où l'on ſe propoſe d'en élever ſoit très-humide.

La manière de gouverner ces oiſeaux eſt à-peu-près la même que celle dont on uſe à l'égard des canards ; mais comme ils ſont naturellement dévaſtateurs des vignes, des jardins, des vergers, des pièces de grains, il faut

les en éloigner, & généralement de tous les endroits où il y a de jeunes arbres.

Malgré ces inconvéniens qu'on peut prévenir en paſſant une plume à travers les ouvertures que les oies ont à la partie ſupérieure du bec, en les muſelant à-peu-près de la même manière que les cochons, pour qu'ils ne fouillent point la terre, & en leur mettant des bâtons comme au col des chiens, pour les empêcher de chaſſer ou d'entrer dans les vignes; la bonne Fermière croit qu'une baſſe-cour n'eſt jamais complette ſi elle n'a des oies, ſur-tout lorſqu'on eſt à portée de pâturages où ces oiſeaux ſe plaiſent, & où ils peuvent trouver la plus grande partie de leur nourriture; le

profit qu'ils rapportent par leurs plumes, leur graiſſe, leur chair & leurs œufs, compenſe amplement les ſoins qu'ils exigent & les dépenſes qu'ils coûtent.

Pour avoir une bonne race d'oie, il faut choiſir le jars d'une grande taille, ordinairement blanc, avec l'œil gai; la femelle eſt brune, cendrée ou blanche : on préfère celle qui a le pied & l'entre-deux des jambes bien larges; la couleur du plumage doit auſſi déterminer le choix de ces oiſeaux : on préfère les blancs aux gris, parce que la plume s'en vend beaucoup plus cher.

On connoît deux eſpèces d'oies domeſtiques, la grande & la petite, qui en eſt une variété; mais la Ména-

gère ne s'occupe que de la première, vu qu'elle eſt d'un meilleur rapport ; un jars ſuffit à ſix femelles.

Cet oiſeau en colère ſiffle comme le ſerpent ; ayant le ſommeil très-léger, il eſt de bon guet, & vaut, dans une baſſe-cour, un chien de chaîne. Perſonne n'ignore combien il fut utile aux Romains, en avertiſſant les citoyens, par leurs cris, de l'approche de l'ennemi au pied des murs du Capitole.

Logement des Oies.

Le voiſinage des rivières & des étangs n'eſt pas néceſſaire à l'éducation des oies ; car, dans les cantons où l'on eſt privé de cet avantage, il ſuffit de leur faire creuſer un petit réſervoir

où ces animaux puiſſent nager, ſe rafraîchir, plonger & toujours barboter.

On leur prépare des toits dans les endroits qui ne ſont pas humides, en formant des cloiſons ; il ne faut jamais en mettre plus de huit dans chaque toit ; les grands battent ordinairement les petits ; il faut par conſéquent les ſéparer les uns des autres par des claies ou autrement.

Les oies aiment beaucoup à avoir, dans tous les tems, leur coucher tenu proprement & ſec ; auſſi la fille de baſſe-cour renouvelle ſouvent leur litière, ce qui les garantit de toutes ſortes de vermines qui les tourmentent.

De la Ponte des Oies.

La fécondité des oies eſt extrême :

quand elles ſont bien nourries, elles peuvent faire juſqu'à trois pontes par année, de douze œufs chacune; & ſi on a ſoin d'enlever les œufs à meſure qu'elle les dépoſent, elles en pondent quarante à cinquante, ce qui produit un bénéfice conſidérable. Ils ſont employés également dans la cuiſine, lorſqu'on en a trop pour mettre à couver.

Une précaution eſſentielle, c'eſt, auſſitôt qu'on s'apperçoit qu'elles veulent pondre, de les tenir renfermées dans leur toit, où l'on a préparé des nids avec de la paille; dès qu'elles ont fait leur premier œuf, elles pondent ſucceſſivement, dans le même endroit, tous les autres.

Il eſt bon de preſſer la ponte des oies, afin d'avoir de bonne heure des

oiſons, qu'ils ſoient déjà gros lorſque le tems de les vendre jeunes eſt arrivé, & plus gros dans la ſaiſon de les engraiſſer & de les confire ; on en vient à bout en augmentant la nourriture & en les tenant dans un lieu chaud.

On connoît que le moment de la ponte eſt venu, lorſqu'on apperçoit l'oie porter de la paille à ſon bec pour conſtruire ſon nid ; alors on multiplie les brins de paille ſèche & courte près de l'endroit qu'elle avoit choiſi, & ſi cet endroit n'eſt pas convenable, il eſt bon de la détourner de ſon premier choix, en raſſemblant, dans le lieu qu'on deſtine pour elle, de la paille & des orties dont elle aime l'odeur : elle ira y dépoſer ſes œufs, ſur-tout ſi on eſt attentif à placer la nourriture près

près d'elle, ainſi qu'un grand vaſe d'eau où elle puiſſe ſe laver.

Couvaiſon de l'Oie.

Lorſqu'on remarquera, après chaque ponte, que l'oie commence à reſter ſur ſes œufs plus long-tems que de coutume, c'eſt une preuve qu'elle ne tardera pas à couver ; elle reconnoît ſes œufs, rarement ſe ſoumet-elle à couver les œufs étrangers qu'on lui préſente, & ſouvent elle les abandonne tous.

Quand on fait couver une oie, on a ſoin de la nourrir avec de l'orge qu'on détrempe dans l'eau & qu'on place à portée de ſon nid, afin qu'elle ne le quitte que le moins qu'il ſoit poſſible ; ſi on l'oublioit une fois, il

n'en faudroit pas davantage pour expoſer les œufs à ſe refroidir, ou la mère à ſe dégouter de les couver. Elle mange peu pendant l'incubation qui dure environ un mois; mais il eſt bon qu'elle trouve du grain & de l'eau à ſa portée.

Un moyen économique de ſe procurer beaucoup d'œufs & d'oiſons, c'eſt d'employer les poules d'Inde pour couveuſes : la poule ordinaire a été également vantée pour remplir cette fonction eſſentielle ; mais les œufs d'oies étant très-gros, & leur coque fort dure, elle n'a pas aſſez de volume ni de chaleur pour en faire éclore un certain nombre ; la dinde mérite donc de lui être préférée, ainſi qu'à l'oie elle-même, qui, moyennant

ce remplacement, continue de pondre, & fournit conſidérablement d'œufs.

Des Oiſons.

Les oiſons mettent, comme les dindonneaux, un mois à éclore; on les tire de deſſous la mère, parce que ſentant ſous elle de nouveaux nés, elle abandonne ſouvent le reſte de la couvée; après les avoir ſéparés, on les tient bien chaudement dans la laine; & lorſque toute la couvée eſt ſortie, on rend les premiers éclos à la mère.

Dès les premiers jours de la naiſſance des oiſons, on peut, s'il fait chaud, les laiſſer ſortir; mais il faut avoir la précaution qu'ils ne ſoient pas expoſés à la grande ardeur du

ſoleil qui les tueroit ; on leur donne une nourriture préparée avec de l'orge groſſièrement moulue, du ſon ou des remoulages qui valent encore mieux détrempés & cuits dans du lait ou du lait caillé, du melilot, des feuilles de laitue & des croutes de pain bouillies dans du lait.

Après ce tems, la Ménagère choiſit un beau ſoleil pour les faire ſortir pendant quelques heures ; mais comme elle ſait que la pluie & le froid leur ſont très-préjudiciables, elle les tient enfermés, & a ſoin d'empêcher auſſi qu'ils ne ſe mêlent avec les grands, à moins qu'ils n'aient aſſez de force pour ſe défendre contre les hoſtilités auxquelles ſont expoſés les nouveaux venus ; la Ménagère eſt dans l'habi-

tude, en outre, de faire donner aux oiſons un peu forts du gros ſon deux fois par jour, matin & ſoir.

Nourriture des Oies.

Dans la vue d'appaiſer leur faim vorace, on donne aux oies des feuilles de chicorées & de laitues hachées : elles s'accommodent fort bien de toutes ſortes de légumes cuits & détrempés avec du ſon dans l'eau tiède ; on les conduit avec les dindons aux pâturages ou dans les champs après la moiſſon, & on les laiſſe barboter dans l'eau tant qu'il leur plaît.

Si l'on étoit toujours obligé de nourrir les oies dans la baſſe-cour, elles coûteroient plus qu'elles ne rendroient de profit ; la Ménagère a

fait en ſorte de déterminer les troupeaux à aller d'eux-mêmes à la prairie & ſur les bords des étangs, à y reſter la journée, à rentrer le ſoir à la maiſon ſans le ſecours d'aucun guide, & cela en accoutumant une cane à conduire les oiſons : l'exemple une fois donné, ſe perpétue ſans que le propriétaire y ſonge.

Cependant, les oies étant coureuſes & vagabondes, il pourroit arriver qu'une trop grande ſécurité ſur leur compte deviendroit funeſte aux intérêts du Fermier : cet oiſeau de paſſage qui arrive par bandes pour vivre pendant l'hiver parmi nous, s'apprivoiſe facilement, s'abat près des oies domeſtiques dans les prairies ; or, comme il pourroit prendre à celles-ci la fan-

taiſie de recouvrer leur liberté, la Ménagère leur tire quelques plumes des aîles, & en caſſe même un bout quand elles ſont encore jeunes ; elle leur donne à manger à une heure fixe : alors elles ne quittent plus leur demeure, ſouvent elles y en amènent d'autres qu'elles ont débauchées.

Manière d'engraiſſer les Oies.

On les engraiſſe à deux époques différentes, lorſqu'elles ſont encore oiſons, ou qu'elles ont acquis la groſſeur ordinaire ; dans le premier cas, c'eſt l'affaire de quinze jours ou trois ſemaines au plus ; dans le ſecond, il faut un mois entier. Tout le travail conſiſte à les plumer ſous le ventre, à les enfermer dans un lieu obſcur,

tranquille & peu ſpacieux ; il n'eſt pas rare d'en voir qui pèſent juſqu'à dix livres & plus ; alors elles peuvent donner ſix à ſept livres de graiſſe.

Le véritable moment pour engraiſſer les oies, eſt quand il fait bien froid, c'eſt-à-dire aux mois de Décembre & de Janvier ; alors il faut les nourrir avec une pâte compoſée de farine d'orge, ou de blé de Turquie, ou de ſarraſin, avec du lait & des pommes de terre cuites.

Lorſqu'on n'a que quelques oies à engraiſſer, on les met dans une barique à laquelle on a pratiqué des trous par où elles paſſent leur tête pour prendre leur nourriture ; mais comme cet oiſeau eſt vorace, & que chez lui la faim eſt plus forte que la

liberté, il s'engraiſſe facilement, pourvu qu'on prenne ſoin de lui fournir abondamment de quoi avaler.

Le procédé uſité par les Polonois pour engraiſſer promptement cet oiſeau, ſe trouve décrit dans le Code de Ménage que la bonne Fermière a remis à la Ménagère : elle le met quelquefois en uſage ; elle défonce un pot de terre, dans lequel elle fait entrer l'oiſon qui ne peut s'y remuer d'aucun côté : on lui donne à diſcrétion de la farine de blé de Turquie, d'orge ou de ſarraſin, mêlée avec des raves ou des pommes de terre cuites ; le pot eſt diſpoſé dans la cage de manière que les excrémens de l'oiſeau n'y reſtent point ; à peine les oies ont-elles paſſé quinze jours dans une pareille retraite, qu'elles deviennent

prodigieuſement groſſes : il faut briſer les pots pour les en tirer, & elles ſont alors un mets excellent. On en ſale la chair comme le cochon, après en avoir enlevé la graiſſe qu'on fond à l'inſtar du ſaindoux.

Des Plumes d'Oies.

Le bénéfice que la bonne Fermière retire d'une nombreuſe éducation d'oies, ne dépend pas ſeulement des alimens frais ou ſalés qu'elle procure à ſa maiſon, il en réſulte encore deux fois par an des plumes propres à garnir les lits & à écrire.

Dès que les ciſons ont atteint l'âge de deux mois, on les plume pour la première fois, & une ſeconde fois au commencement de Novembre,

cependant avec modération, à cauſe du froid qui pourroit les morfondre ; ceux qu'on deſtine à être mangés de bonne heure ne ſont pas plumés, parce qu'ils maigriroient & perdroient de leur qualité.

Il y a une ſorte de maturité pour le duvet qu'il eſt facile de connoître, lorſqu'on s'apperçoit qu'il commence à tomber de lui-même ; ſi on l'enlève trop tôt, les vers s'y mettent. Les oies maigres en fourniſſent davantage que celles qui ſont graſſes, & il eſt plus eſtimé : la bonne Fermière a bien défendu qu'on arrachât les plumes des oies mortes pour les vendre, elles ſentent ordinairement le relan & ſe pelotonnent ; elle ne permet que la vente des plumes d'oies vivantes ou qui viennent d'être tuées.

ARTICLE VI.

Maladies des Volailles, & leurs remèdes.

L'ATTENTION de la bonne Fermière à loger ſainement, commodément & proprement les oiſeaux de baſſe-cour, les ſoins de la Ménagère & de ſa fille de confiance pour éloigner leurs ennemis, pourvoir à leurs beſoins & veiller à leur conſervation, ne ſuffiſent pas toujours pour garantir la volaille des accidens qui dérangent & détruiſent même ſon organiſation; elle a, comme les autres claſſes d'animaux, & ſes maladies & ſes infirmités. Bornons-nous à préſenter ici le tableau des plus fréquentes, ajoutons-y

ajoutons-y l'indication des remèdes employés pour les traiter avec le plus d'efficacité.

Un grand nombre de maladies qui affectent la volaille, a pour cauſe principale l'humidité jointe avec le froid : c'eſt dans les années pluvieuſes & froides qu'il périt une plus grande quantité de pouſſins & de dindonneaux, que leur éducation par conſéquent devient encore plus difficile ; il s'agit donc, dans ces années-là, de les mettre à l'abri, autant qu'il eſt poſſible, de l'influence de l'athmoſphère, en les tenant plus longtems enfermés dans l'endroit où ils paſſent la première quinzaine de leur naiſſance, en les nourriſſant d'alimens propres à échauffer & à fortifier,

tels que le chenevis, le ſarraſin, les œufs, la mie de pain trempée dans du vin, &c.

Si l'année pèche au contraire par une ſéchereſſe accompagnée de vives chaleurs, la volaille eſt expoſée aux maladies inflammatoires : il faut alors retrancher tout aliment échauffant, donner une plus grande quantité de relâchans, comme fruits, racines, laitue, choux, poirée, ſon & orge bouillis dans l'eau, lait pur ou lait caillé.

Mais toutes les fois qu'il s'agit de traiter un oiſeau de baſſe-cour malade, la première choſe à faire c'eſt de le ſéparer des autres, en le mettant ſous des mues, dans une chambre qu'on peut regarder comme l'infirmerie : cette précaution eſt utile,

non-ſeulement pour empêcher la maladie de ſe communiquer, mais elle favoriſe encore l'adminiſtration du régime, ſans quoi les remèdes ou la nourriture appropriée ſeroient pris par la volaille en ſanté.

Les oiſeaux ne ſont pas non plus exempts de maladies contagieuſes; M. *Lendormy*, Médecin de la Faculté de Paris, à Mondidier en Picardie, & dont les ſervices dans les campagnes le font chérir de ſes compatriotes, & eſtimer de la Société royale d'Agriculture, ce citoyen diſtingué a remarqué que la cauſe qui a ravagé, il y a quelques années, les colombiers du canton, dépendoit en partie des cendres rouges vitrioliques employées comme engrais, & que le pigeon

avaloit par amour pour tout ce qui eſt ſalé, d'où il réſulte néceſſairement un déſordre dans l'économie animale.

On pourroit ſans doute, à la faveur du ſel, préſerver le pigeon de pareils accidens, abſtraction faite des autres ſoins : il leur deviendroit peut-être auſſi utile qu'aux autres animaux domeſtiques, s'ils en trouvoient toujours un peu dans leur retraite, ce qui eſt praticable aujourd'hui d'une extrémité à l'autre de l'Empire, vu la diminution du prix de cette denrée de premier beſoin.

Au reſte, il y a, dans la volaille, des états particuliers qui, ſans être regardés comme des maladies, ne demandent pas moins quelques ſoins pour les arrêter ou les prévenir. Nous

avons déjà fait obſerver, que, quand une jeune poule devenoit trop promptement graſſe, il falloit diminuer ſa nourriture, & la rendre moins ſubſtancielle plutôt que d'employer toutes ces matières terreuſes recommandées dans ce cas, parce qu'elles pourroient nuire à l'individu; nous avons auſſi indiqué le moyen dont il étoit néceſſaire de ſe ſervir pour arrêter le glouſſement trop ſouvent répété, & pour l'empêcher de manger ſes œufs.

Nous ajouterons à ces moyens, que, pour détruire la voracité des poules, il convient de ne laiſſer dans le nid, après qu'elles ont pondu, qu'un œuf de plâtre ou de craie: ou bien on vuide l'œuf de ſon blanc par un petit trou pratiqué à la coquille; on

le remplit de plâtre, qu'on incorpore avec le jaune & qu'on fait durcir : on le met devant la poule qui, ennuyée de le béqueter, perdra inſenſiblement ce défaut.

Lorſque la poule eſt affriandée à manger du raiſin, ce qui l'empêche de pondre, on lui donne des grains de vigne ſauvage qui lui cauſe une âpreté ſemblable à celle qui réſulte de l'uſage des fruits non mûrs ; enfin trois grains de ſel mis dans le cul de la poule qui pond difficilement, lui font quelquefois rendre ſon œuf ſur-le-champ.

La bonne éducation des oiſeaux de baſſe-cour preſcrit *chaleur*, *manger*, *repos* ; on voit en effet que, dès que les petits ont pris leur nourriture, ils

courent ſous l'aîle de leur mère : ils y dorment, & la chaleur animale qu'elle leur communique, hâte la digeſtion ; c'eſt l'effet de ces premiers ſoins dont eſt privée la volaille écloſe par des moyens artificiels, qui en rend le ſuccès ſi équivoque, même dans les climats les plus propres à ce genre de reſſources.

Lorſque les couvées, par exemple, ſont tardives, & que la ſaiſon ne favoriſe pas encore leur ſuccès, les petits qui en naiſſent ſont expoſés à un plus grand nombre d'accidens, les oies entr'autres, & plus ſouvent les canards qui écloſent en Juillet, ſont ſujets à avoir des crampes qui ſouvent les font périr, ſi on ne redouble pas d'attention pour rendre ces accidens moins fâcheux.

Les ſoins apportés à l'éducation des oiſeaux de baſſe-cour qui viennent d'éclore, ajoutent à leur conſtitution dans les différens périodes de la vie, ils bravent mieux les maladies; mais en les tenant dans un endroit chaud, il faut cependant prendre garde qu'il ſoit en même tems aſſez aéré, car on ſait que le défaut d'air rend les pigeons galeux & étouffe les dindonneaux; on peut les garantir d'autres accidens, en ne les laiſſant ſortir que quand la ſaiſon eſt favorable, en arrachant de tous les endroits où ils vont paître les plantes qui ſont pour eux un véritable poiſon, en les mettant à l'abri de la proie des animaux deſtructeurs, en les obligeant, par la nourriture qu'on leur jette de tems en tems, de ne pas

trop s'écarter; en renouvelant ſouvent leur eau, leur litière, en nettoyant leur gîte, on les préſerve des inſectes qui troublent leur repos.

Au reſte, les maladies des poules ſont à-peu-près les mêmes que celles des autres eſpèces de volailles, & les remèdes preſcrits peuvent être également appliqués aux dindons, aux canards & aux oies avec un ſuccès égal, quand on ſaura, comme la Ménagère, varier la conduite & le régime ſelon les circonſtances.

Pépie.

Cette maladie affecte cruellement les poules communes & les poules d'Inde; mais elle eſt plus fréquente chez leurs petits: le bout de la langue

alors ſe durcit, & forme cette eſpèce d'écaille qu'on nomme la *pépie*, pendant laquelle les volailles ne peuvent ni boire ni manger; il en périt un grand nombre : les canards & les oies n'y paroiſſent pas ſujets.

Cette maladie eſt-elle due à la privation de l'eau, ou à l'état corrompu de ce fluide, comme on le prétend? La Ménagère ne ſauroit ſe le perſuader, depuis qu'elle a vu des poules & des dindes avoir la pépie, quoiqu'elles n'euſſent jamais manqué d'eau, ou n'en être point attaqué en buvant des eaux épaiſſes de mares même dans une ſaiſon fort chaude.

Remède.

Il eſt important de bien obſerver à

tems les oiſeaux attaqués de la pépie, parce qu'alors le remède en eſt plus facile & l'effet plus certain ; la Ménagère pend l'oiſeau malade, en aſſujettit le corps avec les jambes, & appuie le pouce gauche à un angle du bec, & l'index à l'autre : elle lui ouvre le bec par ce moyen, & gratte avec l'ongle ou une aiguille la pellicule racornie, l'arrache & la ſépare de la langue, qu'elle mouille enſuite avec du lait ou de la crême, en ne permettant l'uſage des alimens & des boiſſons qu'une demi-heure après l'opération ; on peut même les enfermer ſous une mue pendant deux ou trois jours, & leur donner à boire une eau rafraîchiſſante dans laquelle on a pilé des graines de concombres.

Remède.

Il conſiſte à faire cuire un blanc d'œuf juſqu'à ce qu'il ſoit comme brûlé, à y mêler une poignée de raiſins ſecs, & à leur donner de ce mélange avant tout autre nourriture ; mais au lieu d'avoine & de chenevis, ce ſera l'orge qu'on préférera ; & pendant ſix jours, de jour à autre, des laitues, de la poirée bien hachée, avec du ſon détrempé dans l'eau.

Abcès.

Quand les poules ou leurs poulets paroiſſent triſtes & mélancoliques, regardez-les au croupion, il ſe forme à ſon extrémité une petite tumeur douloureuſe : les volailles qui en ſont

affectées languiſſent & ont le plumage hériſſé ; ce ſymptôme eſt le plus caractériſtique de la maladie.

Remède.

Il faut attendre que la tumeur ſoit molle, blanche & fluctuante pour ſonger à la guérir : on l'ouvre, dans toute ſa longueur, avec un inſtrument tranchant, il en ſort du pus, dont on favoriſe l'écoulement en preſſant, avec les doigts, les deux bords de la plaie, enſuite on la lave avec de l'eau-de-vie & de l'eau tiède. Les animaux auxquels on a fait ſubir cette opération, ſont tenus à un régime rafraîchiſſant, tel que laitue, poirée, ſon, orge & ſeigle bouillis dans ſuffiſante quantité d'eau.

Il y a des Fermiers qui ſe contentent d'ouvrir, avec une aiguille, l'abcès; mais cette méthode eſt très-pernicieuſe, parce que la matière purulente ne trouvant pas une iſſue aſſez libre, relativement à ſa quantité & à ſa conſiſtance, ſéjourne encore en-dedans & très-ſouvent carie l'os; ce qui occaſionne néceſſairement le dépériſſement & la mort.

Lorſqu'il ſe forme ſous la langue ou ſous le croupion des dindons, de petites veſſies, on les perce avec une épingle, quelquefois la tête leur enfle; & dès qu'on s'en apperçoit, il faut la laver avec une eau rouillée ſemblable à celle des Taillandiers, des Maréchaux, & on hache un peu d'armoiſe dans leur manger.

Les oies ſont ſujettes à des obſtructions dans la tête ; pour les en guérir, on prend trois à quatre gouſſes d'ail qu'on pile dans un mortier avec du beurre frais, & dont on fait des petits roulleaux que l'on donne à l'oiſeau à jeûn, en obſervant de ne le laiſſer ſortir que deux heures après.

Il ſurvient encore au col & à la tête des dindons des tumeurs qui abcèdent & ſuppurent ; mais il eſt rare que l'oiſeau revienne à la ſanté, & que les remèdes preſcrits dans ce cas, excepté un peu de quinquina intérieurement, ait de l'efficacité ; on nomme cette maladie la *clavelée*, ſans doute par comparaiſon avec celle des moutons, qui eſt une vraie petite vérole, en tout ſemblable à celle de l'homme.

Cours de ventre.

Le froid, l'humidité, les alimens trop aqueux, occaſionnent aſſez ordinairement cette maladie : quand les poules ont le flux de ventre, la Ménagère, attentive à obſerver quelle peut en être la cauſe ; par exemple, ſi elle provient d'une indigeſtion, ou pour avoir mangé trop d'herbes relâchantes ſans mélange de grains, elle attend quelques jours avant d'adminiſtrer aucun remède, elle ſe borne ſeulement à diminuer la nourriture, ou à la rendre plus tonique.

Remède.

Dès que les volailles ſont affectées de cette maladie, la Ménagère y re-

médie en les tenant plus chaudement, en leur donnant à boire une eau dans laquelle on a fait bouillir de l'ortie grièche, des coings hachés, du gland, ſelon la ſaiſon : on y ajoute du vin, de l'orge & des jaunes d'œufs durs qu'on pétrit, avec du chenevis pilé.

La dyarrhée devient ſouvent épizootique, ſur-tout parmi les oies : alors il faut avoir ſoin de les ſéparer, & on leur fait prendre, avec le même ſuccès, du vin chaud, dans lequel on fait cuire des pelures de coings ou du gland.

Conſtipation.

Cette maladie, oppoſée à la précédente, attaque plus fréquemment les poules que les poulets ; on peut l'at-

tribuer à une trop grande quantité de nourriture ſèche & échauffante ; l'uſage continué trop long - tems de criblures, de blé, d'avoine, de chenevis, les y rend ſujettes.

Remède.

On guérit la conſtipation en donnant à la volaille du pain trempé pendant long-tems dans du bouillon de tripes ou dans l'écume du pot, en ajoutant un peu de farine de ſeigle, de la pomme de terre & de la laitue hachée bien menue, on fait bouillir le tout enſemble : ſi le mal s'opiniâtre, on a recours à un peu de manne qu'on fait fondre dans le mélange où l'on met auſſi tremper du pain ; enfin on plume le fondement,

& on frotte le tour de l'anus avec de l'huile ; l'expérience prouve qu'il n'exiſte pas de conſtipation qui ne ſe diſſipe par ces moyens.

Ophtalmie.

Les poules ſont ſujettes à diverſes ophtalmies, & même à devenir aveugles, ſi on n'y remédie promptement : ce mal ſe reconnoît à leurs yeux chaſſieux, à de petites plumes friſées qui les environnent, à la crête pâle & à la tête baiſſée.

On diſtingue ordinairement deux ſortes d'ophtalmies, l'une qui provient d'une grande chaleur interne, & reconnoît ſouvent pour cauſe le trop grand uſage du chenevis & d'autres graines auſſi échauffantes ; l'autre

appelée fluxion catarrale, eſt occaſionnée par une nourriture trop humide, ou par la qualité de l'air chargé de brouillards.

Remède.

Dans le premier cas, on ajoute un ſuc exprimé de l'éclaire & du lierre-terreſtre, quelques cuillerées de vin, on en frotte les yeux de l'animal qu'on met au régime rafraîchiſſant ; dans le ſecond, il faut avoir recours à l'eau-de-vie, mêlée avec une égale quantité d'eau, en frotter matin & ſoir les yeux, & avoir attention de n'employer pour nourriture que des graines échauffantes, telles que criblures de froment, chenevis, &c. quand ces

moyens ſont inſuffiſans, on doit mettre en uſage le remède ſuivant.

Prenez une once de manne, un demi-gros de rhubarbe, & une once de farine de ſeigle ; pêtriſſez bien le tout enſemble avec ſuffiſante quantité de ſyrop de fleurs de pêches, donnez à ce mélange la forme & la conſiſtance de pilulles de la groſſeur d'un pois, faites-en avaler, par jour, deux le matin & deux le ſoir, & frottez les yeux de l'oiſeau malade avec le premier collyre indiqué.

Vermine.

Les poux, les puces & d'autres inſectes particuliers, incommodent la volaille, la tourmentent beaucoup, & l'empêchent d'engraiſſer, quand on laiſſe

croupir les ordures dans le poulailler, dans les colombiers & autres demeures des oiſeaux de baſſe-cour, & qu'on néglige de les tenir proprement ; les couveuſes y ſont encore plus ſujettes, parce qu'elles n'ont plus de quoi ſe vautrer.

Remède.

Lorſque la volaille eſt attaquée de vermine, la Ménagère fait bouillir un quarteron d'hellébore blanc dans deux pintes d'eau juſqu'à réduction de moitié : elle paſſe cette liqueur à travers un linge ; elle y ajoute une demi-once de poivre & autant de tabac : elle lave, avec ce mélange, l'oiſeau qui, après deux ou trois bains de cette eſpèce, n'a plus de vermine ; une diſſolution de ſavon dans l'eau, comme

la décoction d'une plante très-amère, appliquées également, produiſent un ſemblable effet.

Ulcères.

On remarque ſouvent ſur le corps de la volaille de petites tumeurs ulcéreuſes qui la font languir & maigrir ; lorſqu'elle la voit abattue & ſon plumage hériſſé, la Ménagère s'occupe à en connoître la cauſe & à y apporter le remède.

Les poules, & plus ſouvent les poulets, ſont ſujets à des aphtes ou ulcères qui attaquent les bords du bec ou les parties qui le revêtiſſent intérieurement ; cette maladie eſt même contagieuſe.

Remède.

Remède.

Il faut avoir recours, pour la guériſon de la première maladie, au remède ſuivant. Faites fondre enſemble une égale quantité de réſine, de beurre & de goudron pour former une pommade dont on frotte la partie affectée qu'on a lavée avec du lait chaud ; deux ou trois panſemens ſuffiſent ordinairement pour déterminer la guériſon.

Elle remédie à la ſeconde maladie en préparant, avec un morceau de linge effilé par un de ſes bouts, roulé & attaché autour d'un bâton, un pinceau qu'on trempe dans du vinaigre, & dont on frotte l'ulcère trois à quatre fois le jour, ayant ſoin

de mettre les malades au régime rafraîchiſſant.

Catarre.

C'eſt une fluxion ou une eſpèce de diſtillation d'humeurs, qui attaque les poules lorſqu'elles ont été long-tems expoſées au froid ou au grand ſoleil ; il eſt facile de reconnoître quand elles ſont attaquées de ce mal : elles reniflent ſouvent, ont un rallement qui leur cauſe quelquefois des mouvemens convulſifs ; les poules alors ſont dégoûtées & ne mangent qu'avec répugnance.

Remède.

Pour faciliter l'écoulement du pus qui réſulte de cette maladie, la Ménagère traverſe les naſeaux des poules

avec une petite plume ; & lorſque la fluxion ſe jette ſur les yeux, ainſi que cela arrive quelquefois, ou à côté du bec, s'il s'y forme une tumeur, il faut l'ouvrir & faire ſortir la matière, bien déterger la plaie avec du vin chaud & de l'eau marinée, c'eſt-à-dire de l'eau dans laquelle on a fait fondre un peu de ſel marin.

Phtiſie.

Cette maladie eſt pour l'ordinaire précédée de l'hydropiſie : la cauſe réſide ou dans l'eſtomac, ou dans les inteſtins, ou dans les vaiſſeaux cutanés ; la volaille, celle ſur-tout d'une complexion chaude, eſt plus ſouvent expoſée à la phtiſie qui, une fois formée, eſt ſans reſſource.

Remède.

On peut prévenir cette maladie, ou empêcher qu'elle n'arrive à un certain période, en nourriſſant bien la volaille; il ſuffit de lui donner abondamment de l'orge bouillie avec de la poirée, & pour boiſſon une forte décoction de cette plante.

Goutte.

On juge que les poules ſont attaquées de cette maladie lorſque leurs jambes ſont roides, quelquefois enflées, & qu'elles ne peuvent ſe tenir ſur les perches du poulailler; ſi les dindons couchent dans un lieu froid ou trop humide, l'articulation de la patte à la cuiſſe s'engourdit, ainſi que celle des doigts à la patte; à peine peuvent-

ils les plier ; lorſque les dindonneaux ſont ſurpris par une pluie froide, ils demeurent ſans mouvement.

Remède.

Eloignez l'humidité du poulailler, changez les poules de demeure, & empêchez qu'elles ne marchent dans leur fiente, frottez-leur enſuite les jambes avec du beurre frais, lavez les doigts & les pattes des dindonneaux avec du vin chaud ; ouvrez le bec de ceux qui ſont immobiles, & ſoufflez-leur dedans de l'air ; enveloppez les de linges chauds, & lorſqu'ils reprennent des forces, faites-leur avaler quelques gouttes de vin : ils guériſſent facilement les uns & les autres dans tous ces cas.

Epilepſie.

Ce mal rend les poules lourdes, preſqu'immobiles, les maigrit extrêmement, les empêche de manger & les jette ſouvent dans des eſpèces de convulſions violentes qui leur cauſent la mort; les oies ſont auſſi expoſées à des vertiges qui les font tourner quelque tems ſur elles-mêmes, puis elles tombent & meurent; c'eſt à-peu près la même maladie que celle des moutons, le ſang leur porte à la tête en trop grande abondance.

Remède.

Ce qui paroît convenir le mieux contre l'épilepſie ou le mal caduc des poules, c'eſt de leur rogner les ongles

& de les arroſer ſouvent de vin ; il faut encore les nourrir d'orge bouillie pendant ſept à huit jours, puis les purger avec des feuilles de bette, de choux, & leur donner enſuite du froment pur, en ſe gardant bien de les mettre à l'uſage du chenevis.

La Ménagère croit avoir remarqué que le ſeigle nouvellement cueilli, quoique parvenu à ſa maturité, portoit beaucoup à la tête des poules.

A l'égard de la plétore ſanguine des oies, elle les ſaigne avec une épingle ou une aiguille, en perçant une veine aſſez apparente, ſituée ſous la peau qui ſépare leurs ongles.

Rupture des jambes.

Si une poule s'eſt rompue la jambe,

il ne faut pas invoquer les reſſources de l'art, parce que la guériſon alors eſt plus longue, & que, ſouvent quand on l'empaquette & qu'on lie la partie fracturée, il réſulte une inflammation qui ſe termine par un abcès.

Remède.

Il faut ſéparer la poule fracturée du reſte de la volaille, la mettre ſous une mue avec de la nourriture ſuffiſante & de bonne eau, ſans y laiſſer aucun bâton pour s'y percher; la Nature & le repos ſuffiſent pour opérer la guériſon.

Gale.

Il eſt aiſé de voir que les poules ont la gale, quand les plumes leur tombent hors le tems de la mue.

Remède.

Il convient de rafraîchir la volaille en lui faiſant manger des feuilles de laitue, de bette, de chou, hachées menues & mêlées avec du ſon détrempé dans l'eau ; il faut auſſi lui ſouffler avec la bouche du vin chaud ſur la partie affectée, l'expoſer enſuite devant le feu ou au ſoleil pour qu'elle sèche ; on doit continuer ces ſoins juſqu'à parfaite guériſon.

Mue.

Cet état maladif eſt commun à tous les oiſeaux, & affecte particulièment les poulets encore jeunes ; alors ils ſont triſtes, mornes, leurs plumes ſe hériſſent, ils ſecouent ſouvent de

côté & d'autre celles de leur ventre pour les faire tomber, & les tirent avec leur bec en ſe grattant la peau ; ils mangent peu, quelques-uns en meurent, principalement les poulets tardifs.

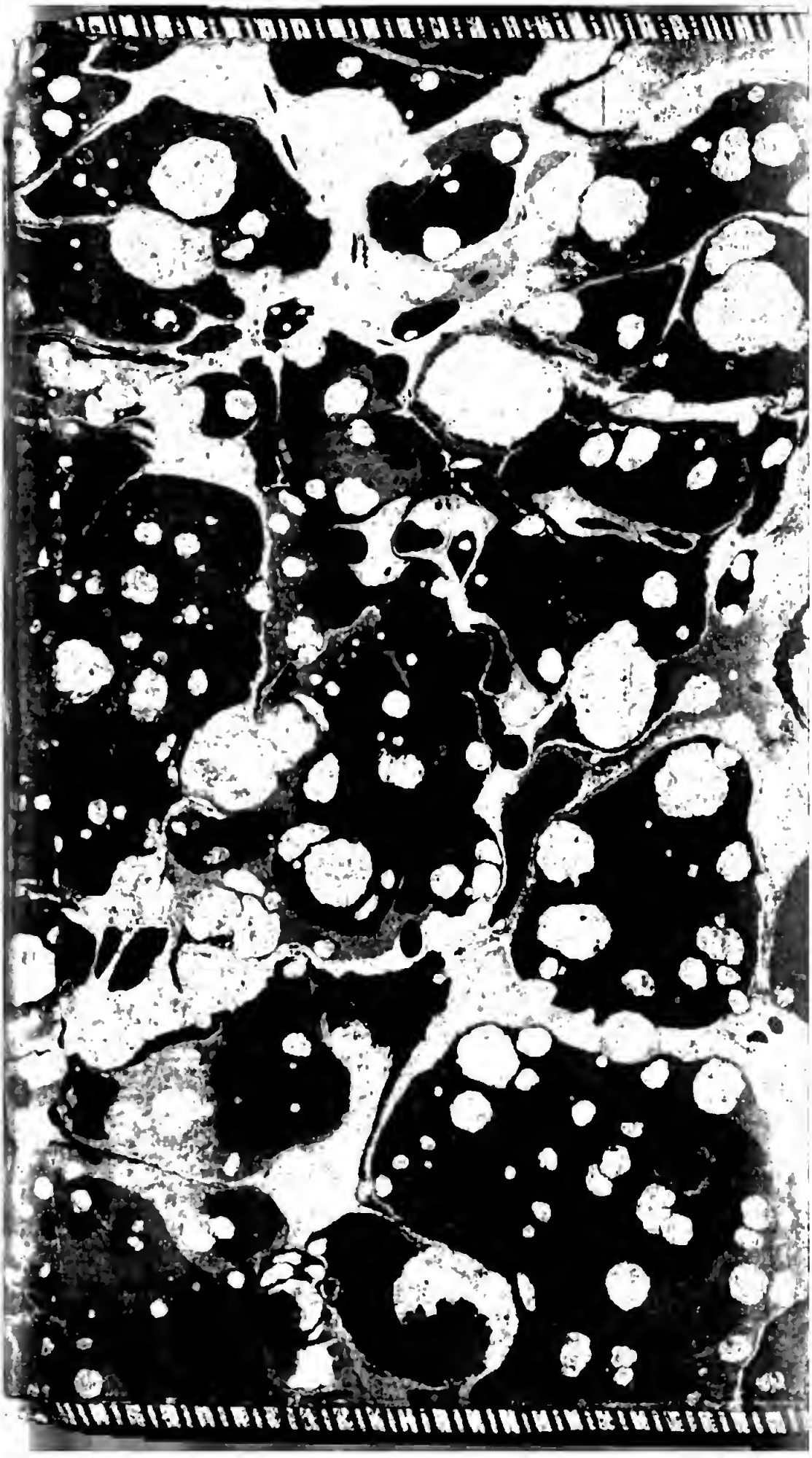
La jeune volaille a encore trois maladies que l'on peut comparer à la dentition des enfans : la première eſt lorſque les plumes & la queue commencent à pouſſer ; la ſeconde, dès que la crête ſe montre ; la troiſième enfin, ce ſont les membranes rouges qui paroiſſent à la tête & à une partie du col des dindonneaux, ſix ſemaines ou deux mois après leur naiſſance ; mais ces maladies ſont plutôt un effort que fait la Nature pour perfectionner les organes & le ſexe de l'animal ; les

oiſeaux alors ſont triſtes, languiſſans, & mangent peu ; c'eſt vraiment pour eux un tems critique à paſſer.

Remède.

Si la mue arrive dans la ſaiſon chaude, elle eſt moins préjudiciable que dans les tems froids ; il faut faire jucher de bonne heure les oiſeaux, ne pas les laiſſer ſortir trop matin, les tenir même renfermés, ſi le tems eſt pluvieux & froid, dans un endroit chaud, les mieux nourrir qu'à l'ordinaire, leur donner du chenevis, du ſarraſin, de la mie de pain trempé dans du vin & un peu d'eau ſucrée ; la Ménagère a grand ſoin ſur-tout d'éviter cette pratique d'arroſer leurs plumes avec du vin & de l'eau tiède, ou

qu'on ſouffle ſur eux, parce que c'eſt encore les refroidir & augmenter l'état humide qu'on doit plutôt ſouſtraire.

Dans les circonſtances de développement, la volaille demande à éviter toute humidité, à être tenue chaudement, & à avoir une nourriture ſuffiſante ; il faut donner du vin aux dindonneaux, & ne pas laiſſer la poule avec ſes pouſſins coucher ſur la terre ni ſur les carreaux froids ; la Ménagère leur donne du petit foin ou de la mouſſe ſur leſquels ils ſe repoſent, plutôt que de la filaſſe, qui, ayant l'inconvénient de s'entortiller autour des pattes, les incommode beaucoup.

FIN du Tome troiſième.